



Cinéma Page C 3
Théâtre Page C 6
Danse Page C 7
Musique Page C 8
Télévision Page C 11
Rock Page C 12
Jazz et blues C 13
Arts visuels Page C 14

SPECTACLES



La tournée Rock le Lait

À la recherche du Gremlin

SYLVAIN CORMIER

Sherbrooke — Il est là depuis le début de la tournée provinciale Rock le Lait, quelque part dans le monstrueux système d'amplification, insaisissable et irritant. Quand on croit l'avoir éliminé, il réapparaît ailleurs, comme une petite bête malicieuse qui sauterait de boîte de son en boîte de son, qui emprunterait les kilomètres de fils comme autant de tunnels, qui jouerait à cache-cache avec l'équipe technique dans le but évident de la rendre folle. Tout le monde en parle comme du Gremlin, en référence aux bestioles diaboliques du populaire film. En réalité, c'est un petit bruit, un grésillement, un drôle de buzz qui agace les musiciens et obsède les techniciens, seules véritables victimes. En effet, on ne l'entend pas vraiment quand les 300 000 watts des deux îles sonores enfoncent les côtes des spectateurs et repoussent la réverbération jusqu'au fin fond des arènes.

A Sherbrooke mardi, septième étape de la gigantesque tournée tripartite France D'Amour-Vilain Pingouin-Jean Leloup qui s'achèvera ce soir, samedi, au Théâtre du Forum, l'occasion est belle de débusquer l'insolent animal. L'acoustique de l'arène locale étant plus qu'exécrable, on a dû se rabattre exceptionnellement sur un amphithéâtre conventionnel, la salle Maurice O'Bready, 1500 places assises, deux fois trop petite pour la quincaillerie disponible, de sorte que la moitié du matériel est demeurée dans les dix-roues et à l'arrière-scène, d'où l'opportunité d'examiner les composantes inutilisées à la recherche du Gremlin. A la fin de son tour guidé des installations, le directeur technique Dominique Brunet me pointe du doigt un *roadie* affairé: «Il traque le Gremlin. On va le coincer avant Montréal.»

L'incomparable atmosphère de la tournée

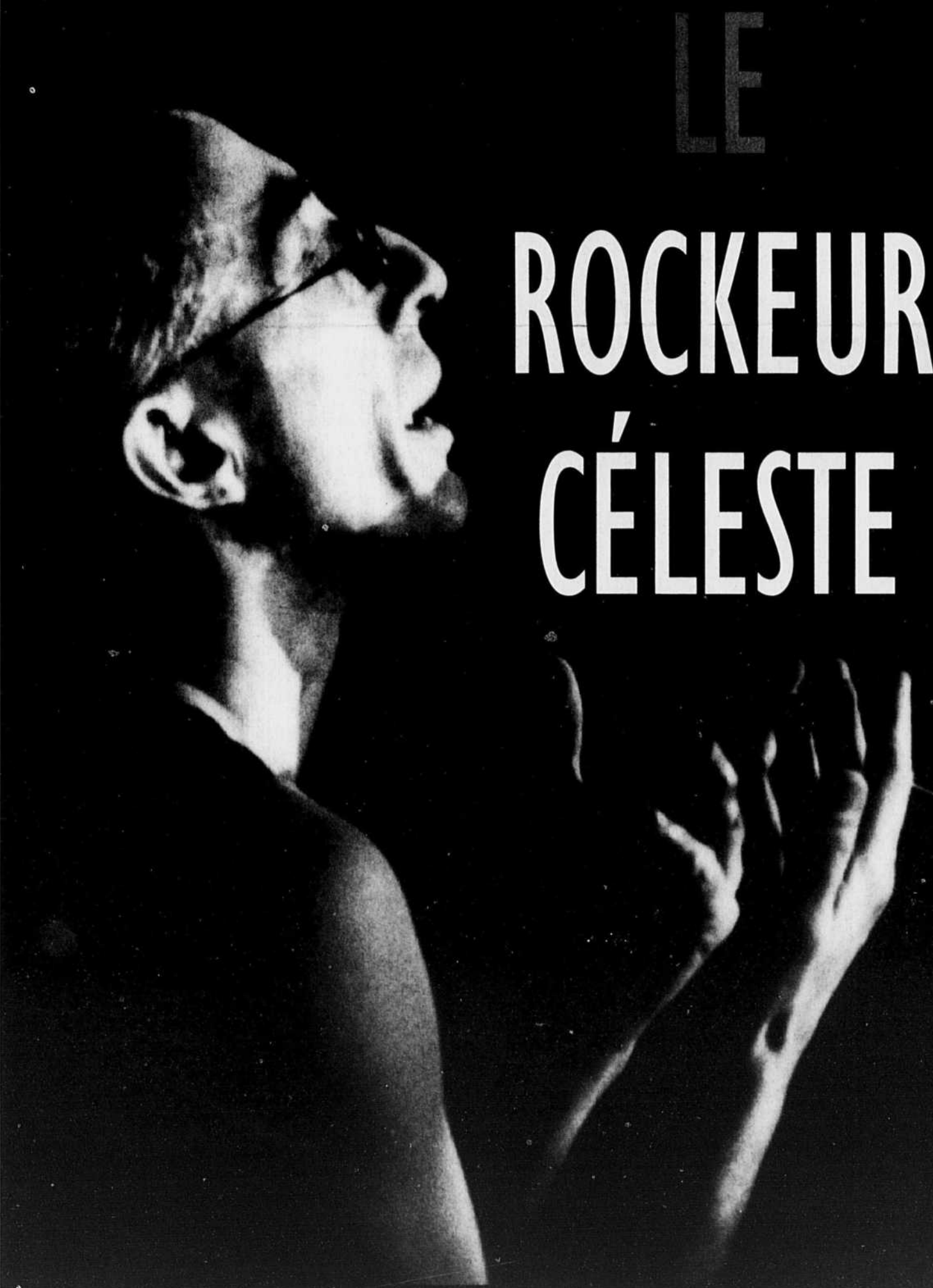
Gremlin ou pas, l'entreprise est énorme, d'une envergure inouïe au Québec depuis la tournée Québec Rock, l'historique virée d'Offenbach, Garolou et Zachary Richard en 1981, seul et unique précédent. Ce matin, la caravane est arrivée à neuf heures tapant, et tout était prêt pour les balances de son et les tests d'éclairage à seize heures, y compris le décor, une immense toile reproduisant le camion stylisé de l'affiche. Il a fallu s'y mettre à vingt-huit larbins, les douze de l'équipe technique et les seize de l'équipe locale. «Quand l'équipe locale est bonne, on a une heure pour manger», ajoute Brunet, avec l'air réjoui d'un capitaine au long cours fier de ses matelots.

Rudy Caya, le Pingouin qui chante, écrit, compose et babille à 2000 mots-seconde, grommelle en sirotant une bière dans la grande cuisine attenante aux loges. Dans le réfrigérateur, rien que du houblon. Rock le Lait? Rock la Rousse, oui. «O'Bready, ça sonne bien mais c'est pas une place pour le rock'n'roll.» Pour l'ambiance, assurément, il n'y a rien à voir entre l'admission générale sur

VOIR PAGE C 2: LE LAIT

LES ARTS

ENTRE PARIS ET ABBITTIBBI, RICHARD DESJARDINS LANCE UN TROISIÈME ALBUM ET CONTINUE DE CHANTER EN FRANÇAIS LES BUMS ET LES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ DE L'AMÉRIQUE. SON OBSESSION: DEMEURER LIBRE, ENVERS ET CONTRE TOUT.



STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'homme a le charme des *non finito*, ces œuvres d'art laissées en plan, plus ou moins délibérément: un côté lisse et poli, un autre rude, à peine dégrossi.

Son accent appuyé et sa voix nasillarde tranchent avec la puissance de ses mots, la virulence de ses propos. Ses textes jousants dansent sur des musiques tout en dentelle, qu'on dirait de Ravel.

Desjardins est un rockeur céleste. C'est aussi un poète, mais un poète égaré dans un monde de fonctionnaires, d'assis et de rampants. Son œuvre est conquise sur les espaces clos où la routine quotidienne et le délire de l'habitude nous enferment. La liberté l'obsède.

Et quand on lui parle de ses succès auprès des intellos du Plateau ou d'ailleurs, des récompenses qui l'honorent maintenant (médaille Jacques-Blanchet, trophées Félix ou disques d'or), du battage médiatique qui entoure cette semaine le lancement de son troisième album solo, enregistré en direct *Richard Desjardins Au Club Soda*, il n'a qu'une réponse: la reconnaissance est constamment menacée, la liberté qu'elle offre meurt vite si on n'y prend garde.

«Je fais une belle vie. J'ai toujours fait une belle vie, en me levant à l'heure que je voulais, en faisant ce que je voulais, dit l'auteur-compositeur-interprète dans la quarantaine. Et maintenant, avec le succès, je suis devenu une petite et minable entreprise, et rien de plus. Mais, dans ce métier, il n'y a jamais rien d'assuré. Pour le moment, je suis plus libre de faire ce que je veux. Pour le moment.»

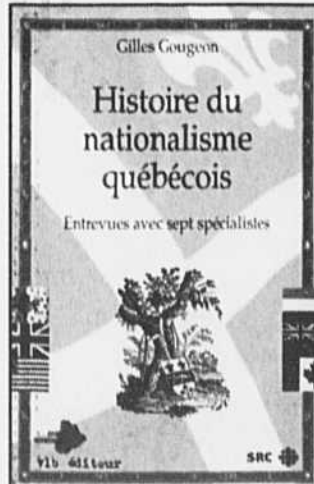
Une trilogie s'achève

«Pour le moment...», le chanteur en nouveaux moyens s'est donc payé un nouvel album, sur lequel on retrouve la matière de son fameux spectacle, présenté plus de 400 fois au Québec et jusqu'en Europe, avec le succès croissant qui l'a hissé au rang de star.

Le matériel est gravé dans le plastique pour la première fois, avec sept monologues ou textes de présentations des chansons.

VOIR PAGE C 2: DESJARDINS

PHOTO MICHEL DOMPIERRE



Gilles Gougeon HISTOIRE DU NATIONALISME QUÉBÉCOIS

Entrevues avec sept spécialistes

Un document exceptionnel qui retrace la naissance et l'évolution de l'identité nationale des Québécois. Cet ouvrage comprend l'intégrale des entrevues réalisées par le journaliste Gilles Gougeon dans le cadre de la série télévisée à l'émission *Le Point*, de Radio-Canada.

174 pages — 16,95 \$

NOUVEAUTÉS

Jean Narrache QUAND J'PARL' POUR PARLER

Édition présentée par Richard Foisy - Collection Anthologies

Jean Narrache, alias Émile Coderre, a été «le poète des gueux» mais aussi un auteur radiophonique et un écrivain remarquable. Cette anthologie, qui réunit un large choix de poèmes et de proses, coïncide avec les fêtes du centenaire de Jean Narrache, souligné par une importante exposition à la Bibliothèque Nationale à Montréal.

248 pages — 18,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

• l'Hexagone
1953-1993 Quarante ans de littérature

JEAN NARRACHE Quand j'parl' pour parler

POÈMES ET PROSES

Anthologie présentée par RICHARD FOISY



l'Hexagone

LES ARTS

LE LAIT La plus importante tournée au Québec depuis Québec Rock en 1981

les patinoires des arénas et les confortables banquettes d'une salle de concert. «Dans les arénas», confirment en chœur les autres palmipèdes qui vont et viennent autour de la grande table où les assiettes de crudités, petits pains fourrés, meules de fromages et viandes froides sont négligemment pillées, «des gens sont déjà debout. Ils s'écrasent contre la scène. Il y en a qui se font éjecter et porter par la foule jusque dans les gros bras des gars de la sécurité». Comme au show de Pearl Jam à l'Auditorium de Verdun? (Le récent spectacle de Pearl Jam étant l'exemple ultime de telles pratiques.) Fred Bonicard, le bassiste et boute-en-train de la bande, lève le ton plus fort que ses comparses et un immense sourire lui élargit la barbe: «c'est ça, PAREIL comme Pearl Jam!» Les autres rigolent.

On a rigolé beaucoup pendant la tournée, surtout dans l'autobus des musiciens. Comme les joueurs de hockey à l'époque des voyages en train avec Jacques Beauchamp, les rockers ont sorti les cartes. «Les Pingouins ont humilié La Sale Affaire au 500!», exulte Bonicard. François Lalonde, le batteur des humiliés, nuance: «on est trop intelligents pour jouer aux cartes...» Entre les parties, les guitares sortaient des étuis. «On a chanté du Boris Vian, du Brassens, de la chansonnette française, rappelle Caya. Yves Desrosiers (le très doué guitariste de La Sale Affaire) connaît des répertoires entiers. On pense même qu'il en a inventé à mesure...»

Rentable?

La directrice de tournée interrompt l'inter-sable Caya: Vilain Pingouin est requis pour les «balances de son». Arrivent Jean Leloup et les

gars de La Sale Affaire, qui viennent de terminer les leurs. Leloup tourne en rond dans la pièce. Il file un mauvais coton. On vient de lui apprendre que Laurent Treille, le président de la FNAC, sa compagnie de disques en France, s'est enlevé la vie. «Le monde est un peu plus triste à chaque fois que quelqu'un se tue, philosophe-t-il. Je ne le connaissais pas beaucoup, mais j'ai déjà ri avec lui, tu comprends? Je l'ai regardé au fond des yeux, et je m'en souviens.»

Pendant ses «balances», tantôt, Leloup a surtout joué de nouvelles chansons, passablement moins frénétiques qu'*Isabelle* ou *Barcelone*, et nettement plus lestées, plus théâtrales dans l'approche. «Je suis plus sombre qu'avant», déclare-t-il sans la moindre ironie. En spectacle, il expédie les anciennes et allonge les nouvelles, un gros risque lorsqu'on passe après Vilain Pingouin et leur salve de tubes. Leloup aime vivre dangereusement. «Meilleurs on est, plus il est motivé, soutient Caya. On se pompe les uns les autres. S'il monte d'un cran aujourd'hui, on montera de deux crans demain, pour lui chauffer le derrière!»

France D'Amour se chahute avec Caya sur un sofa. C'est elle qui ouvre les shows, tâche ingrate. «Je ne vide pas la salle, c'est le principal!» Leloup passe et repasse en coup de vent. Il n'y a presque plus rien à manger. Dites-le, les gars, une fois les traites payées, c'est rentable, la tournée Rock le Lait? Silence partout. Deux longues secondes s'écoulent. Et puis des rires éclatent, d'abord gênés, puis carrément hystériques. Caya conclut: «Tu l'as, ta réponse!» Si la tournée est déficitaire, ce sera la faute au Gremlin.



Pour l'équipe de Vilain Pingouin (ci-haut), Jean Leloup et France D'Amour, une des importantes missions à accomplir, avant le spectacle de Montréal, est de trouver et d'anéantir le gremlin qui sévit dans le système de sonorisation de la tournée.

«Marleau a superbement réussi à proposer une vision et un ton d'ensemble à cet oratorio tragique... dans une mise en scène qui dépasse tout ce que j'ai vu depuis quelques années à Montréal.»
4-6-93, R. Lévesque, Le Devoir

«Superbe spectacle dans un décor métallique de Michel Goulet, cruellement efficace»
24-6-93, C. Godard, Le Monde

ROBERTO ZUCCO

DE BERNARD-MARIE KOLTÉS MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU



Photo Angela Grauerholz

DU 12 octobre AU 4 novembre

Hydro Québec

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974
salle Denise-Pelletier

UNE COPRODUCTION DE LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE, DU THÉÂTRE UBU ET DU FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES
LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT EN VENTE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET À LA LICORNE

DESJARDINS
Un album qui clôt le cycle des enregistrements solos

On y retrouve notamment *Le prix de l'or*, un poème large comme une mer, sur la misère des conquérants qui payèrent cher leur cupidité: «Ils ont mangé le dernier chien, l'albatros et le cuir des câbles. Il ne reste vraiment plus rien/que l'attente de la mort affable.»

Richard Desjardins *Au Club Soda* clôt le cycle des enregistrements solos après *Les derniers Humains* et *Tu m'aimes-tu* vendus à 23 000 et 90 000 exemplaires respectivement. «Cette trilogie, je l'avais espérée et je l'ai finalement réalisée.»

Une série de spectacles prévue en Europe le mois prochain va définitivement sceller l'aventure. «Je vais tuer mon show solo là-bas. C'est pas mal comme place...» On l'attend au prestigieux Casino de Paris le 8 novembre. Il se produira aussi ailleurs en province, en Belgique, en Suisse et même à Londres, pour un soir.

«L'Europe, j'y ai pas joué assez pour pouvoir porter un jugement. Une chose est sûre, je ne veux pas y aller longtemps, plus de deux mois par année, même si c'est contre productif. Quand tu pars, quelqu'un vient prendre ta place, immédiatement.»

Desjardins vient de vivre près de sept ans seul en scène, avec une gui-

tare et un piano, et après ce dernier sursaut européen, il a l'intention de «passer à autre chose». «Mais il faut que chacune des étapes voulues marche pour que la suivante s'enchaîne. Dans ce métier, un seul faux pas et tu glisses sur un serpent jusqu'à la case zéro.»

Dans un peu plus d'un an, Desjardins va se lancer dans un nouvel album, en se faisant accompagner d'un orchestre d'une quinzaine de musiciens, dont une section de cordes.

Entre-temps, dès cet automne, il va enregistrer avec les membres d'Abbitibi, le groupe avec lequel il tournait il y a de ça une décennie. «En fait, on ne s'est jamais sabordé, remarque-t-il. On a arrêté de jouer ensemble parce qu'on n'avait plus rien à manger. A cause de notre nom, on était probablement associé à une bande de colons.»

Les armes de la critique

L'Abbitibi de Desjardins, c'est une terre rude et industrielle, un pays de mines, un coin d'Amérique à mille lieues des clichés folkloriques, des filets de pêche et des tapeux de pieds. «En Abbitibi, tu peux encore te tromper sans te faire tuer, avoue celui qui vit à Montréal depuis une quinzaine d'années. J'y retourne souvent. Je ne veux pas m'éloigner de cette mine intellectuelle.»

Les Fros, une chanson de son dernier album, décrit «l'Abbitibalo-ney» des trous et des cages des vraies mines et c'est sa préférence, d'autant plus qu'il cherchait «le bon ton et la bonne orchestration de la toune» depuis une quinzaine d'années: «Ça fait cinquante ans aujourd'hui qu'on les bloques sont icitte pour le cuivre. Nous aut', un peu plus pour survivre/comme les lièvres qui courent la nuit.»

Les Fros parle d'abord du temps de la grande dépression, mais Desjardins n'est pas plus tendre avec le

Québec actuel, de plus en plus prisonnier d'un néant programmé. «On a perdu ce qui a fait l'Amérique. C'est rendu que ça nous prend un permis pour aller aux fraises ou changer de chemise.»

Le rockeur n'a pas l'intention d'aller voter à la fin du mois, aux élections fédérales. «Le jour du scrutin, je vas aller me promener. Il n'y a aucune substance, aucune idée, dans la campagne comme ailleurs. Les vieux partis me dégoutent. Le Bloc québécois est mené par un gros criard et 50 figurants. C'est du duplessisme sous un nouveau nom, avec un programme qui va être improvisé au fur et à mesure, une fois élu.»

Les relations entre Blancs et Indiens ne lui inspirent pas de meilleurs commentaires. L'an dernier, pendant les célébrations du 350e anniversaire de Montréal, il a publié un long poème dans LE DEVOIR, *La Mer intérieure*, dans lequel il parlait des «chiens de Français». Le texte lui a valu un océan de critiques, à gauche comme à droite.

Aujourd'hui, Desjardins persiste et signe. «Je ne le renie d'autant pas que les faits sont incontestables. C'est mon interprétation qui a choqué.»

Le compositeur Réal Lussier est en train de mettre le poème en musique et Desjardins pense maintenant écrire une suite, *La voie intérieure*, dans laquelle il va parler de Kahnawake, des routes de fer et d'asphalte qui traversent la réserve. «C'est fois je pense baptiser le Blanc mon p'tit pitou d'amour...»

Dans la vingtaine, Desjardins rêvait de tourner des documentaires.

Si on lui en laissait la chance, aujourd'hui, il tournerait un film sur l'état de la forêt québécoise et en ferait une allégorie de notre situation. «L'année passe je suis allé dans le Parc de La Vérendrye. Sur un arbre, j'ai trouvé une pancarte qui disait: Help. Juste ça. Asteure, même le bois est enchaîné...»

Du 5 au 9 octobre à 20h00

Supplémentaires
15 au 20 novembre



LE DEVOIR

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 790-1245
1-800-361-4593

«On rit, on fredonne, on s'attendrit. À la fin du spectacle les spectateurs, qui restaient collés à leur siège, auraient mangé dans sa main.»
Jocelyne Lepage — La Presse

«Clémence: une forme à faire rougir d'envie bien des «jeunes»».
Manon Guilbert — Journal de Montréal

«Elle est enfin de retour cette merveilleuse folle, plus énergique que jamais.»
Paul Toutant — Montréal ce soir SRC

«Un grand moment DesRochers et qui sait, peut-être le dernier Clémence.»
Monique Giroux — SRC

«J'ai ri, j'ai pleuré, je la voudrais comme amie.»
Elaine Lauzon — CITÉ

«Clémence de la dynamite, un feu roulant de jeux de mots.»
Jeannine Ross — CFGL

«Sûrement son meilleur spectacle depuis qu'on la connaît. J'en ai même oublié mon auto.»
Marie-France Bazzo — SRC

«Son meilleur show. Jamais je ne l'ai trouvée aussi touchante et aussi folle, aussi heureuse sur scène.»
Andrée Boucher — CIMS

«J'étais bien charmé, par sa voix, au travers duquel passent toutes les émotions d'une vie, une voix qui lui ressemble, fragile et solide à la fois.»
Sylvain Cormier — Le Devoir

«Courez vite voir Clémence, spectacle tendre, drôle, où Clémence est au top de la forme.»
Annie Lessard — CITÉ



MONUMENT-NATIONAL

TICKETS: 871-2224

1182, BOUL. SAINT-LAURENT

MÉTRO PLACE D'ARMES

OU SAINT-LAURENT

Théâtre Distinct ment
Un monde à l'écart
Le Gesu
Salle de la
Centre de la culture
et de la créativité



Le Marchand de Venise
de Shakespeare
à Auschwitz

Avec des textes de:
William Shakespeare
Elie Wiesel

Spectacles en français: les 7, 8,
14 et 15 octobre à 20h00

Spectacles en anglais: le 9 et 16
octobre à 20h00
et le 17 octobre à 15h00

Entrée: 20\$ taxe en sus
Étudiants et âge d'or: 18\$ taxe en sus

1200 de Bleury
(Métro Place des Arts)

Renseignements
et Réservations
861-4036

Billets en vente à tous les comptoirs
ADMISSION 790 1245

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

MANIAQUE

DES
ENFANTS.

Dans ses temps libres,
un menuisier à la retraite
fabrique des jouets en bois. Tous
les mardis et mercredis,
il se rend à un hôpital pour
enfants et distribue ses
jouets aux petits malades.

Ces gestes font partie
d'une douce révolution. Un à un,
ils contribuent à rendre notre
monde meilleur. Soyez complice
de cette révolution.



IMAGINEZ TOUS CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE, EN
HONNÉTÉ DE VOTRE TEMPS ET DE VOTRE ARGENT

LES ARTS

CINÉMA

Costa-Gavras met définitivement un X sur Z

L'ancêtre du cinéma d'opinion politique donne dans l'ironie et le cynisme

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Lieu de naissance: Athènes. Zone d'activité: Paris. Profession: cinéaste. Nom: Konstantinos Costa-Gavras. Un nom qui semble devoir être pour l'éternité accolé à Z, son film vedette qui, à presque 25 ans, reste collé aux mémoires comme un des premiers manifestes populaires du septième art contre la dictature. Avec Z, le grand public découvrirait les dessous de la junte des colonels grecs. A sa façon un peu manichéenne, les bons d'un côté, les méchants de l'autre, Costa-Gavras devint l'ancêtre de tout un cinéma d'opinion politique, celui entre autres d'Agnieszka Holland, de Pinter.

Des films comme l'Aveu, comme Missing finissaient de classer le réalisateur d'origine grecque parmi les gauchistes pourfendeurs de torts. Il eut beau en 79 avec Clair de Femme donner dans l'intimisme sentimental ou à travers Conseil de famille, verser en 85 dans la comédie, le spectateur n'y vit qu'écartés momentanés. On l'a cru condamné à refaire Zzzzzzz à jamais. «Le public nous place dans une petite boîte et dès qu'on change un peu, les gens sont déboussolés», soupire-t-il.

Costa-Gavras se déclare un grand écartelé. «Ma vie intellectuelle est française quand mes passions sont grecques», dit-il, une cohabitation pas toujours facile, croyez-moi.

Qui plus est, il a changé, le cinéaste. Mettant un X sur son Z. Avait-il le choix d'ailleurs? La gauche française a reçu tant de boulets dans la coque qu'elle prend l'eau de toutes parts. Allez démêler le Bon du Méchant aujourd'hui. Les soixante-hui-

tards sont en panne d'idéal, les anciens socialistes tombés avec le Mur de Berlin. Le Parti communiste a été enterré cette semaine. Et le cinéma d'opinion ne sait plus à quel saint se vouer.

Costa-Gavras pendant ce temps-là lance dans la mare aux canards La petite Apocalypse un petit film ironique et cynique dans lequel la gauche rit d'elle-même. Même qu'on dirait une bd de Lauzier.

Bd de Lauzier? L'analogie le fait rire.

La gauche française, il en parle comme d'une espèce en déroute, mais hautement comique. «Quoi de plus drôle que ces gens qui ont tout, qui se retrouvent aux postes de commande de la société, mais restent en panne de leurs illusions de jeunesse et refusent de regarder le cadavre de leurs utopies? «A cheval entre idéalisme et pragmatisme, la gauche a longtemps vécu dans la schizophrénie. Nous avons beaucoup rêvé et beaucoup déchanté», dit-il.

«Le public nous place dans une petite boîte et dès qu'on change un peu, les gens sont déboussolés.»

L'abîme

La Petite Apocalypse, satire vraiment drôlatique, met en scène d'ex-soixante-huitards qui veulent reprendre du service en persuadant un écrivain polonais de s'immoler aux pieds du Saint-Père à Rome en guise de protestation, histoire d'assurer une publicité à son oeuvre. Le film tourne en ridicule les idéalistes attardés. Douche froide pour les camarades que cet humour noir servi froid.

La Petite Apocalypse fut mal reçue en France. La-bas, la comédie grinçante est sortie à la veille des élections et on accusa Costa-Gavras de faire le jeu de la droite, pavant la voie à Pasqua et à Chirac en trahissant la

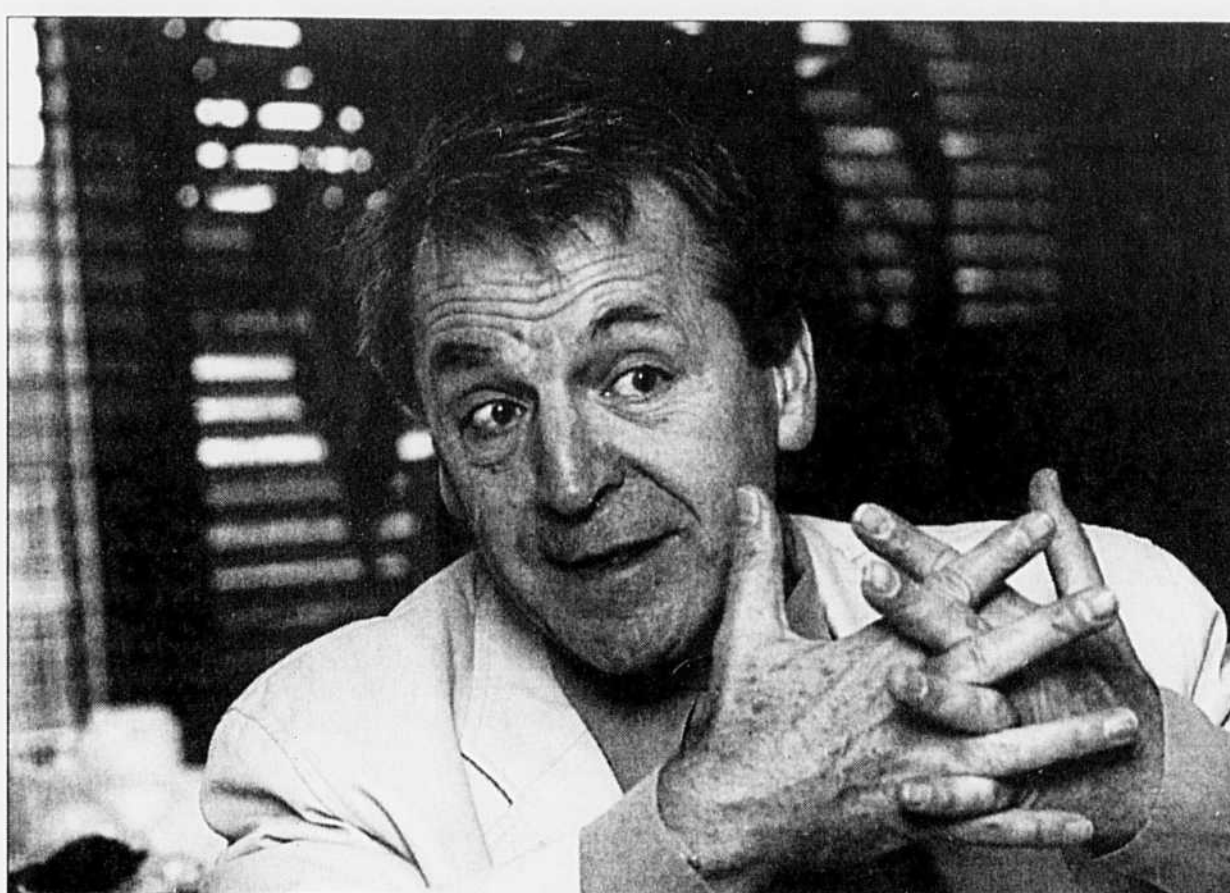


PHOTO JACQUES NADEAU

Costa-Gavras se déclare un grand écartelé. «Ma vie intellectuelle est française quand mes passions sont grecques», dit-il, une cohabitation pas toujours facile, croyez-moi.

cause des copains. En tournée à Montréal pour la sortie du film, le cinéaste avoue aujourd'hui que le momentum de sortie française était mal choisi, pour ne pas dire désastreux. Cette semaine, il accompagne son film au Québec, espérant le voir éclore dans un terrain plus favorable.

Costa-Gavras n'a jamais été membre du Parti communiste, il n'a pas viré à droite aujourd'hui, non plus, précise-t-il. A vingt ans, arrivé de Grèce pour s'installer à Paris, il fut frappé par l'abîme qui séparait la

parole et l'action des membres du Parti communiste. Ça l'a un peu découragé du militantisme pur et dur, du type trostkiste, léniniste ou autre. «Mais en 68, j'étais là dans ce grand happening. Je disais du mal des flics, comme tout le monde». Gauchiste tout de même, ce Costa-Gavras si longtemps abonné au cinéma engagé. Les personnages de son dernier film sont un peu lui, telle madame Bovary pour Flaubert.

La petite Apocalypse met en scène André Dussolier, Pierre Arditi, et,

dans la peau de Stan, l'écrivain polonais envoyé au bûcher par les camarades, nul autre que le cinéaste tchèque Jiri Menzel, un peu lunaire dans son personnage de distrait coincé dans un engrenage politique sans pitié. A la base du film, il y a le roman du même nom de Tadeusz Konwicki, dont le film n'est qu'une transposition très libre. «Un livre-culte en Pologne, mais qui n'a servi pour moi que de détonateur.»

Depuis longtemps, Costa-Gavras brûlait de travailler avec le metteur

en scène Jean-Claude Grumberg (également scénariste), qu'il admirait beaucoup. Le livre de Konwicki les a réunis. C'était avant la chute du Mur. Incarner l'action en Pologne, à l'époque? Pas possible. Il aurait fallu recréer la patrie de Lech Walesa à l'étranger. Alors, ils ont fait du personnage un réfugié à Paris.

Mais quand le bloc de l'Est s'est écroulé, les deux scénaristes connurent un moment d'angoisse: «Qu'est-ce qu'on fait avec le scénario? Tout reprendre au début, resituer l'action en Pologne? On a jonglé avec cette possibilité, puis on s'est dit. Non. Restons à Paris. Même si le Régime est tombé, le pays ne va pas mieux pour autant, et les réfugiés polonais en France n'ont pas envie de repartir au pays. Donc, l'intrigue tient toujours.»

«C'est ainsi que La petite Apocalypse (les scènes au Vatican sont tournées en Pologne), a triomphé des embûches et vu le jour.» Pour l'heure, Costa-Gavras caresse des projets tout autres. Tourner en Amérique, comme il l'a déjà fait auparavant. Mais cette fois, dit-il d'un air vague, «une sorte de thriller avec contenu». Costa-Gavras a d'autres fers au feu, une autre collaboration européenne avec Grumberg. «Mais les projets, dit-il, il faut les laisser dans leurs cocons et ne pas trop parler d'eux, sinon on les empêche de mûrir.»

La petite Apocalypse tourne en ridicule les idéalistes attardés; douche froide pour les camarades que cet humour noir servi froid.

GRIFFEUR, EUSE [grifoer, OZ] adj. et n. Qui griffe. **GRIFON** [grifo]. N.M. • 1 Animal fabuleux, créature à corps de lion, à tête de griffon. Le griffon était dans la mythologie, le gardien des valeurs. • 2 Bières fabuleuses de la Brasserie McAuslan, la Griffon Extra-Blonde et la Griffon Brune. Distinctes et audacieuses, les bières Griffon font de McAuslan la grande petite brasserie, gardienne des valeurs.



GRIFONAGE [grifonaz]. n.m. • 1 Écriture mal formée, illisible; dessin informe. V. Barbouillage, gribouillage, gribouillis. • 2 Action de boire de la Griffon

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SCIENTIFIQUE DU QUÉBEC

Les films gagnants du 4e Festival international du film scientifique du Québec

Ces films sont présentés demain le dimanche 3 octobre: de 13h. à 18h. Québec, au Musée de la civilisation, 85 rue Dalhousie, Tél.: (418) 643-2158

Montréal, au Cinéma ONF, 1564 St-Denis, 849-1612

Grand Prix Northern Telecom
«Un violon dans la tête», France, 1992, Claude Edelmann
Les films du Levant et Arte

Prix Recherches Bell-Northern d'excellence scientifique
«Iceman», Grande-Bretagne, 1992, Katharine Everett, BBC

Prix Jean Painlevé d'excellence cinématographique ou télévisuelle
«Le blé cornu, une histoire de l'ergot de seigle», France, 1993, Sylvain Roumette
GMT Productions et Arte

Prix d'Excellence dans la vulgarisation scientifique
«Eureka! J'ai tout faux», France, 1993, Yves Kovacs, Dune

Prix du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science pour le meilleur film scientifique québécois
«Les Débrouillards: gérer nos vieilles affaires», Canada, 1992, Jean-Louis Côté, André Guérard
Productions SDA Ltée

Prix de l'Institut national de la recherche scientifique pour le meilleur film de recherche scientifique
«Behavior and Differentiation of Cellular Slime Mold», Japon, 1991, Genichiro Higuchi, Cine Document Co. Ltd

Prix Environnement Canada pour le meilleur film scientifique sur l'environnement
«Sealing Fate», Canada, 1993, Philip Desjardins, IMMA Productions

Prix Science-Nature - Ressource faunique
«Les secrets de l'étang», France, 1992, Philippe Garguil
Pygargue Productions
Prix Pratt & Whitney Canada pour la meilleure production jeunesse
«Inhabitants of a Hidden World», Canada, 1992, Jack Carey, KEG Productions Limited
Mention spéciale
«Le savoir, le monde, et moi», France, 1992, Jacques Rouxel
AAA

UNE VIDÉOTHÈQUE DE FILMS SCIENTIFIQUES, POUR TOUS

Pour les enseignants, les chercheurs, les amateurs et les responsables des vidéothèques institutionnelles, le Festival propose les services d'une vidéothèque internationale de films scientifiques en format VHS.

Renseignements et conditions de vente: (514) 849-1612.

FAMOUS PLAYERS

MATINÉES À 5\$ ★ OFFREZ LE CADEAU IDÉAL! ★ en vente dans tous nos cinémas
CERTIFICATS CADEAUX info-film: 866-0111 de 11h00 à 22h00

"Un des meilleurs films de l'année pour toute la famille. MON AMI WILLY à cheval."
- Joel Siegel, ABC-TV

"DEUX FOIS BRAVO! Une aventure incroyable."
- Roger Ebert, SISKEL & EBERT

GABRIEL BYRNE ELLEN BARKIN
INTO THE WEST

VERSION O. ANGLAISE ★ DOLBY STEREO

CENTRE EATON 866-5730
480 Ste-Catherine O. ★
12:30-2:55-5:00-7:05-9:10
COUCHE-TARD sam 11:10

CENTRE LAVAL 866-7776
1600 Le Corbusier ★
1:00-3:00-7:10-9:10
Sam-dim 1:00-3:00-5:00-7:10-9:10
COUCHE-TARD sam 11:30

FAMOUS PLAYERS 866-8095
165 Boul. Hymus (à l'ouest de l'avenue) ★
7:00-9:10
Sam-dim-mardi 1:00-3:10-7:00-9:10

PARISIEN 866-3856 ★ DOLBY STEREO
480 Ste-Catherine O. ★
1:10-3:15-5:20-7:30-9:35

GREENFIELD PARK 471-4129
519 Boul. Tachereau ★
Tous les soirs 7:05
Sam-dim 1:20-3:20-7:05

VERSAILLES 353-7880
Place Versailles ★
7:00-9:05
Sam-dim-mardi-merc 1:45-3:50-7:00-9:05
COUCHE-TARD sam 11:10

CENTRE LAVAL 866-7776
1600 Le Corbusier ★
1:00-3:00-7:00-9:00
Sam-dim 1:00
3:00-5:00-7:00-9:00
COUCHE-TARD sam 11:40

DEUX FOIS GAGNANT
AU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1993
PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN
DENIS MÉRCHER: PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE

le sexe des étoiles

★ DOLBY STEREO

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★
12:30-2:40-4:50-7:05-9:20

GREENFIELD PARK 471-4129
519 Boul. Tachereau ★
7:20-9:20
Sam-dim 1:00-3:00
7:20-9:20

VERSAILLES 353-7880
Place Versailles ★
7:00-9:15
Sam-dim-mardi-merc 1:40-4:00-7:00-9:15
COUCHE-TARD sam 11:25

CENTRE LAVAL 866-7776
1600 Le Corbusier ★
2:50-7:10-9:20
Sam-dim 4:50-7:10-9:20
COUCHE-TARD sam 11:50

CREMAZIE 849-FILM
2610 Ste-Denis ★
TROIS-RIVIÈRES 372-1001
Laurier ★

«Une comédie féroce ment jouissive NE RATEZ SOUS AUCUN PRÉTEXTE CE PETIT CHEF-D'OEUVRE VITRIOLIQUE»
Francine Laurendeau, LE DEVOIR

«Un film décapant et diaboliquement drôle»
René Homier-Roy, L'ACTUALITÉ

«Une satire féroce jusqu'au dénouement inattendu et tordant. UN COSTA-GAVRAS TRÈS DRÔLE ET UN PEU MÉCHANT»
Serge Dussault, LA PRESSE

Maintenant à l'affiche!

Les Productions du lundi matin présentent une réalisation de FRANÇOIS BOUVIER

GILBERT SICOTTE MARIE TIFO
MARC MESSIER

"LES POTS CASSÉS est un film savoureux... Une grande réussite."
- Claude Deschênes, MONTREAL CE SOIR & QUEBEC CE SOIR - RADIO CANADA

Les pots cassés
Un film à lire entre les lignes
scénario GILLES DESJARDINS

ALLEGRO STELLA EXTRA
ARTE TOITS

PARISIEN 866-3856 ★ DOLBY STEREO
480 Ste-Catherine O. ★
1:00-2:55-5:00-7:10-9:15

CENTRE LAVAL 866-7776
1600 Le Corbusier ★
1:10-3:10-7:10
Sam-dim 1:10-3:10-5:15-7:10

ST-JEROME 438-5944
Carrefour du Nord ★

MAISON DU CINÉMA 566-8762
53 King O. Sherbrooke ★

la petite apocalypse
un film sur l'air du temps Vicié

un film de **COSTA-GAVRAS**
avec **André Dussollier • Pierre Arditi • Jiri Menzel**

PARISIEN 866-3856 ★ DOLBY STEREO
480 Ste-Catherine O. ★
1:40-4:10-7:00-9:25

FRANCE FILM

LES ARTS

CINÉMA

Bleu comme la liberté

BLEU

Réal: Krzysztof Kieslowski. Scénario: Krzysztof Kieslowski et Krzysztof Piesiewicz. Avec Juliette Binoche, Benoît Regent, Florence Pernel, Claude Duneton, Charlotte Vey. Image: Sławomir Idziak. Musique: Zbigniew Preisner. En v.o. française.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Juliette Binoche a dit de *Bleu* qu'il était l'un des films les plus intimes auquel elle avait participé, comme une opération à cœur ouvert où l'action est chuchotée et les regards tendus. C'est aussi un très beau film, comme Kieslowski en a seul le secret. Avec *La double vie de Véronique*, le cinéaste polonais jouait avec les dimensions, et faisait glisser en souplesse les niveaux de sens sans prévenir, abordant ces zones d'irrationnel où les mots, trop lourds, ne passent pas. Aujourd'hui, il creuse la veine intérieure plus subtilement encore.

Bleu constitue la première volet d'un triptyque français bleu-blanc-rouge. Le film joue sur le thème de la liberté. Suivront ultérieurement l'égalité et la fraternité. Comme un

musicien, Kieslowski adore élaborer des variations sur des thèmes. Il l'a prouvé avec chacun des commandements qu'il a portés à l'écran, à travers la compréhension si personnelle qu'il en a montré.

La liberté ici est celle d'une femme de compositeur (incarner par Juliette Binoche). Son époux et sa fille sont tués dans un accident d'automobile et elle quittera tout, le château, la grande vie, pour s'installer dans une existence anonyme. Était-elle auparavant l'auteur véritable des oeuvres de son mari? Une journaliste musicale en a le soupçon. L'ancien assistant du compositeur disparu veut terminer un concerto inachevé en plus de courtiser sa veuve. Mais elle est réfugiée en elle-même. Voilà pour l'histoire à laquelle s'ajoute un parfum de révélations. Car les morts laissent des secrets dans leur sillage et les bouches se descendent après leur départ.

Juliette Binoche, qui, depuis quelque temps n'avait pas été mise en valeur — ni dans *Damage* de Louis Malle, où elle faisait un peu les faire-valoir, ni même dans Les fameux *Amants du Pont-Neuf* de Léos Carax, film tout compte fait assez raté — est dans *Bleu* lumineuse et



Juliette Binoche

très belle avec un jeu minimaliste et maîtrisé où elle donne sa pleine mesure. Binoche constitue l'élément-clé dont Kieslowski joue avec un art consommé.

Le film est d'une grande unité, sur un ton juste toujours à la frontière du non-dit. Il y a des images superbes et des moments d'harmonie cinématographique, où les gestes, les regards parlent, où les symboles prennent à tout moment le relais de l'histoire.

Bleu explore la perte, la solitude, la peur, l'ambition, l'amour au-delà de la possession. Il explore surtout la notion d'épurement, de dépouillement. Qui a-t-il de l'autre côté du renoncement? Le personnage de Binoche incarne cette interrogation-là.

Le film est porté par la musique lancinante de Zbigniew Preisner (le même compositeur qui avait fait celle de *La double vie de Véronique*). Il faut entendre ces mélodies au bord du suffoquement, ces choeurs troublants, ce piano qui déferle. La musique est presque un personnage de l'histoire, une tentation omniprésente pour cet être de fuite joué par Binoche, qui porte en elle tout un univers sonore qu'elle ne parvient pas à renier et qui la rejoint dans sa retraite hors du monde.

On peut reprocher à *Bleu* son dénouement qui tranche avec l'ellipse du film pour exhiber tout à coup une gerbe de bons sentiments. La fin est en plusieurs temps, qui auraient gagné à s'écourter. Mais la signature de Kieslowski est partout, en cette façon inimitable d'allier et de marier tous les langages d'un film en de subtiles correspondances, en cette exploration d'un univers spirituel jamais nommé mais omniprésent.

Comme un jardin tout malingre...

FANFAN

Écrit et réalisé par Alexandre Jardin, d'après son roman homonyme. Avec Sophie Marceau, Vincent Pérez, Marine Delterme, Gérard Sétty, Bruno Todeschini, Ariel Semenov, Marcel Maréchal, Gérard Caillaud, Micheline Presle. Images: Jean-Yves Le Mener et Jacques Mironneau. Son: Jean-Charles Ruault. Montage: Joëlle Hache. Musique: Nicolas Jorel. France, 1993. 1h29. Aux Parisien, Laval, Versailles, Greenfield Park, Pine (Saint-Adèle).

FRANCINE LAURENDEAU

Alexandre (Vincent Pérez) est un beau garçon à la veille de se ma-

rier avec Laure, une femme calme et rangée, sa sécurité affective, croit-il. Mais lorsqu'à la Saint-Valentin, elle lui offre une paire de pantoufles, il commence à trouver cette sécurité inquiétante: est-ce qu'il ne va pas s'ennuyer à mourir auprès de cette épouse légitime, trop prévenante et trop prévisible?

D'autant plus que chez de vieux amis où il passe souvent le week-end, il vient de faire la connaissance d'une jeune femme (Sophie Marceau), délicieusement imprévisible et adorablement éoustillante, tout le contraire de Laure. Mais se croyant sage, il se tient le raisonnement suivant. «La passion s'évapore en s'assouissant. Or, je veux rester amoureux de Fanfan. Je ne lui ferai donc pas l'amour.» D'autant plus

que, se contentant de prétextes, il ne trompera pas Laure.

Il pousse très loin son entreprise. Au point que, courtisée de près, Fanfan rêve bientôt de vivre une aventure avec ce soupçon qu'il lui en préfère une autre, disparaît de sa vie. Mais rassurez-vous, Alexandre finira par capituler et deviendra enfin l'amant de Fanfan. Il nous en aura fallu du temps, des ruses, des mensonges, des stratagèmes — jusqu'à un détournement d'appartement — pour en arriver là. C'est un joli film, en tout cas il plaît, le public accourt. Au Parisien, la salle était presque pleine l'après-midi de se-

maine où j'ai vu *Fanfan*. (Alors que dans la salle d'à côté, il n'y avait personne pour *Libera me*.)

Vincent Pérez a un certain charme fiévreux, Sophie Marceau est d'une beauté radieuse. Le scénario est une adaptation assez ingénieusement travaillée du roman dont l'essentiel est gardé mais dont beaucoup de détails diffèrent. Je pourrais continuer longuement, mais le coeur n'y est pas. Parce que, si je reconnais que c'est un film honnêtement fabriqué, je n'ai pas cru une seconde à cette histoire.

Et pourtant, contrairement à un préjugé répandu sur les critiques de cinéma, je peux être bon public quand on se donne la peine de me toucher. En voyant le premier *Alien*, j'ai vraiment été cette cosmonaute terrifiée qui errait dans le vaisseau spatial à la recherche du monstre. Tout comme en lisant *Lolita*, je suis devenue ce quadragénaire rassis, follement amoureux d'une nymphette. Mais la thèse soutenue par Alexandre demeure une vue de l'esprit: tout au long du film et les personnages qui la défendent ou qui en sont les victimes n'ont aucune épaisseur. On ne sent pas, en tout cas je n'ai pas senti, le jeu du désir entre cette femme qui a très envie d'un homme et cet homme qui, au moins aussi ténailé qu'elle par l'aiguillon de la concupiscence, résiste à l'appel de ses sens. Quand on ne croit pas à un jeu, le jeu devient stérile et ennuyeux et ce n'est pas l'adjonction au récit d'un miroir sans tain qui va donner vie à ces personnages aussi falots que beaux. On se prend vite à trouver que, décidément, cet Alexandre ferait mieux de sauter d'ardeur la gentille Fanfan qui n'a pas mérité de subir ce supplice de Tantale. Ou sinon, qu'il aille voir un psy et qu'il arrête de nous compliquer la vie.

LE SUCCÈS DE LA RENTRÉE!

Tout ça... Pour ça!

Une comédie de
CLAUDE LELOUCH



LE DAUPHIN 849-FILM 2396 Beaubien est
CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université métro McGill
DES JARDINS 849-FILM BASILAIRES 1
ST-HYACINTHE 773-9492 Le Parisien

LES PRODUCTEURS DE 'DAS BOOT' RECRÉENT L'ENFER DE LA BATAILLE DE STALINGRAD



CHACUN SOLDAT EST VICTIME DE SON INNOCENCE

Stalingrad

"...un film qu'il faut voir... une impressionnante mise en scène... les jeunes acteurs y sont formidables..."

Marc-André Lussier, CIBL-FM

un film de JOSEPH VILSMAIER
produit par GÜNTER ROHRBACH, HANNOH HUTH et BOB ARNOLD

version française NOUVEL ELYSEE 288-1857 15 rue Milton
v.o. avec sous-titres anglais CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université métro McGill
ALLEGRO films distribution

Virage et Cinéma Libre présentent

LES MOTS PERDUS

Un film en quatre saisons de Marcel Simard

<<UN DROIT AU COEUR>>
Denise Martel, Journal de Québec

<<Lorsqu'on voit un film de Marcel Simard, on en sort DIFFÉRENT, GRANDI...>>
Yves Beaupré

<<L'EMOTION est au rendez-vous et devient même par moment presque insoutenable...>>
Pierrette Roy, La Tribune

image Ciel journal de Montréal Radio Québec

CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université métro McGill
JOLIETTE 752-0366
MAISON DU CINÉMA 566-8782 61 King St. West, Sherbrooke

CAMÉRA D'OR Cannes 1993

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBEC 1993

"D'une sensualité extrême... Un des plus beaux voyages que nous proposait cette année le festival... Un raffinement exquis!"

— Luc Perreault, LA PRESSE

"Un plaisir visuel constant... plein de finesse et de délicatesse... On en sort ravi, séduit, réconcilié... À voir absolument!"

— Elie Castiel, CHAA-FM

"Un film infiniment séduisant!"

— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

"Un bijou de film!"

— Huguette Roberge, LA PRESSE

l'odeur de la Papaye verte

Un film de Tran Anh Hung

Scénario Tran Anh Hung Musique TON-THAT Tiet Decor Alain NEGRE
Lumière Benoît DELHOMME Costumes Jean-Philippe ABRIL Assistant-réalisation Nicolas CAMBOIS
Direction de production Eric DANGREMONT Producteur délégué Christophe ROSSIGNOL
Producteurs associés Adeline LECALQUIER et Alain ROCCA
Produit par LES PRODUCTIONS L'ARTISTE Cinéma Distribution LES PRODUCTIONS L'ARTISTE Cinéma Distribution

Ciel DES JARDINS 849-FILM BASILAIRES 1 (vietnamien avec sous-titres français)
12:45 - 3:05 - 5:20 - 7:30 - 9:45

LA CRISE, C'EST À SE TORDRE! PLUS DE 100.000 QUÉBÉCOIS EN RIENT ENCORE!

"À VOIR ABSOLUMENT!"

— FRANCINE GRIMALDI, CBF BONJOUR

VINCENT LINDON PATRICK TIMSIT

LA CRISE

CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université métro McGill

FAMOUS PLAYERS

LE GRAND PRIX DES AMÉRIQUES
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1993
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
LE GRAND PRIX DE MONTRÉAL

TRAHIR

"HALETANT, ANGOISSANT, PASSIONNANT. IL FAUT ABSOLUMENT VOIR CE FILM!"

Francine Laurendeau - À L'ÉCRAN

un film de RADU MIHAILEANU
avec JOHAN LEYSEN • ALEXANDRU REPAN • MIREILLE PERRIER

Maintenant à l'affiche!

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O. 12:15-20:40-45-9:00

LA CRITIQUE EST UNANIME

ROHMER

L'ENCHANTEUR LE BONHEUR

CAHIERS DU CINÉMA L'EXPRESS

PARTI SOCIALISTE UN FILM DE ERIC ROHMER

L'arbre, le maire et la médiathèque

PASCAL GREGGORY • ARIELLE DOMBASLE
FABRICE LUCHINI • CLÉMENTINE AMOUREUX
FRANÇOIS-MARIE BANIER

DÈS LE 8 OCTOBRE!

prima film

ARTS

CINÉMA

Le salaire de la peur

A BRONX TALE

Réalisation: Robert De Niro. Scénario: Chazz Palminteri. Image: Reynaldo Villalobos. Avec Robert De Niro, Chazz Palminteri, Lillo Brancato, Francis Capra et Taral Hicks. (États-Unis)

BERNARD BOULAD

Comme avant lui, Paul Newman, Robert Redford, Clint Eastwood et plus récemment Al Pacino, John Turturro et Tim Robbins, l'acteur Robert De Niro se lance à son tour dans la mise en scène. Faut-il y voir le signe d'une certaine frustration vis-à-vis d'un cinéma qui a peu de rôles intéressants à offrir et qui innove rarement, ou c'est tout simplement l'envie d'exprimer des idées personnelles?

Dans le cas de De Niro, il semble, du moins d'après ce qu'il a déclaré au Festival of Festivals de Toronto, que l'envie le démangeait depuis longtemps mais que faute de scénario satisfaisant, il repoussait l'échéance. Jusqu'à ce qu'il assiste au spectacle écrit par Chazz Palminteri et qu'il interprétait tout seul sur scène. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cependant, l'univers de petits mafieux décrit dans la pièce ne rejoignait pas tant celui de De Niro, fils d'un arrière-grand-père italien, qui a grandi certes à New York, mais pas en milieu populaire, plutôt dans une famille d'artistes. C'est sans doute à cause des rôles de rituels endurcis qu'il a campés surtout pour Scorsese, notamment dans *Mean Streets*, *Raging Bull* et *Goodfellas*, que De

Niro passe pour un «bad guy» naturel. Avec *A Bronx Tale*, il s'avère en tous cas que l'acteur possède une fine sensibilité et qu'il sait jouer dans toute la gamme des émotions avec une surprenante aisance.

Basé sur un fait divers dont avait effectivement été témoin Palminteri dans son enfance, *A Bronx Tale* raconte une chronique urbaine sur un ton attendrissant, drôle et même nostalgique qui sait aussi se faire grave quand il le faut. L'histoire se déroule donc dans le Bronx, à l'époque (dans les années 50) où ce quartier était encore fréquentable et abritait des immigrants italiens. Calogero (Francis Capra puis Lillo Brancato) qui a à peine neuf ans assiste à un règlement de compte devant le logement de ses parents. Il reconnaît très bien l'auteur du crime, un certain Sonny (Chazz Palminteri lui-même), petit mais puissant truand local qui tient un bar au coin de la rue. Mais au moment où les flics lui demandent de l'identifier, Calogero se défile, au grand soulagement de son père (De Niro), un modeste chauffeur d'autobus qui ne veut pas se mêler de ces guerres de clans.

Et c'est ainsi que Sonny se prend d'affection pour le garçon et veut le prendre sous sa protection. Calogero, fasciné par le pouvoir et l'argent du gangster, y trouvera une façon d'échapper au destin peu reluisant que lui promet son père, un homme de principes, honnête et croyant, qui ne croit qu'à la vertu du travail.

Les années passent, Calogero grandit et se met à suivre les traces de Sonny qui occupe de plus en plus

la place d'un père spirituel. Humilié, son vrai père tentera de l'arracher, non sans mal, à son influence. Mais quand Calogero tombe amoureux d'une jeune fille noire du quartier voisin, la tension monte d'un cran, les relations racistes entre les deux communautés commençant sérieusement à s'envenimer.

À sa première expérience de réalisation, Robert De Niro fait la preuve qu'il possède déjà très bien le métier. À l'évidence, il est de l'école de Scorsese, filmant avec brio les scènes d'action (y mêlant beaucoup de musique) et trouvant le ton juste pour traiter des rapports complexes et des codes d'honneurs qui dominent au sein de cette large famille de gangsters somme toute moins bêtement méchants qu'ils en ont habituellement l'air.

Sonny, en ce sens, est un personnage fabuleux, d'autant plus que Palminteri l'incarne avec génie. Complexe, c'est un hors-la-loi qui a aussi des principes moraux et qui est capable de profonds sentiments affectifs, comme il le démontre pour Calogero. Mais il est également très conscient — et peiné — des limites de son pouvoir, basé sur la peur et non sur la confiance et l'amour.

Palminteri a écrit un superbe scénario, évitant de jouer sur le sentimentalisme tout en étant riche d'émotions, fourmillant de personnages savoureux et de situations cocasses qui procurent un réel plaisir. De Niro, quant à lui, dirige de main de maître ses acteurs et nous promet ainsi une carrière de réalisateur aussi brillante que celle de l'acteur.



La Petite Apocalypse de Costa-Gavras a désarçonné le public français qui venait y chercher un message clair.

La ronde des illusions perdues

LA PETITE APOCALYPSE

De Costa-Gavras, avec Jiri Menzel, André Dussolier, Pierre Arditi, Anna Romantowska, Maurice Benichou, Carlo Brandt, Chiara Caselli, Enzo Scotti Lavina, Jacques Denis. Scénario: Jean-Claude Grumberg et Costa-Gavras, très librement inspiré du roman homonyme de Tadeusz Konwicki. Images: Patrick Blossier. Son: Pierre Gamet et Claude Villand. Montage: Joëlle van Effenterre. Musique: Philippe Sarde. France, 1993. 1h50. Au Parisien.

FRANCINE LAURENDEAU

Le film commence très classiquement par une soirée que donnent Henri (Pierre Arditi) et sa femme Barbara (Anna Romantowska). Une soirée où se retrouvent d'anciens militants de gauche, d'anciens compagnons signataires de pétitions qui, aujourd'hui, flôlent la cinquantaine et s'enfoncent dans l'embourgeoisement. Bref, ils ont réussi. Jacques (André Dussolier), celui qui fut sans doute le meilleur ami d'Henri, est venu seul. Sa femme l'a quitté et il est triste. Il est, inconsciemment, en quête d'une cause qui lui permettrait de s'oublier. Il remarque, dépassant la foule, la tête d'un grand gaillard qui aide maladroitement au service.

«C'est l'ex-mari de ma femme» lui dit Henri, visiblement excédé. On comprend que Barbara a fui il y a longtemps sa Pologne natale et la dictature communiste. Tandis que son ex-mari, devenu sur le tard complice du régime et écrivain officiel, a fui, lui, l'avènement de la démocratie. En arrivant à Paris, il a demandé l'hospitalité d'une nuit à Barbara et Henri. Deux ans et demi plus tard, il est toujours là, il s'est incrusté. Toute la journée, dans sa chambre de bonne, il noircit des pages qu'il déchire aussitôt. En buvant de la vodka.

Et c'est maintenant que se produit le malentendu, le dérisoire et savoureux malentendu sans lequel il n'y aurait pas de film. En voulant changer une ampoule, Stan provoque un petit accident, accident aussitôt interprété par Jacques comme une tentative de suicide. Et Jacques est convaincant. Du coup, l'énorme parasite retrouve un certain prestige aux yeux de son ex-femme et Henri est bien obligé de le prendre au sé-

rieux. C'est alors le complot amical: quoi faire pour lui redonner goût à la vie? Il est écrivain? Alors soit, trouvons-lui un éditeur. Justement, Jacques en connaît un.

Et c'est parti. Ne laissez pas vos amis vous raconter la suite. Je pense, moi, pour avoir lu le bouquin de Tadeusz Konwicki, connaître les noeuds de l'intrigue. Eh bien pas du tout. Ce n'est pas une adaptation du roman, roman qui n'est qu'évoqué dans le film, parfois en information, parfois en référence, parfois en une allusion que s'échangent les protagonistes. Je vous suggère tout de même de lire ce texte d'une féroce amertume qui se passe dans la Pologne d'il y a dix-quatre ans et dont le film de Costa-Gavras serait plutôt une suite absurde, irréfutablement logique.

Un journaliste français me disait que *La Petite Apocalypse* a désarçonné le public français. «De Costa-Gavras, on s'attend à un discours politique articulé. Alors ce constat ironique d'un monde dont les idéologies s'écroulent, d'un monde où on ne sait plus quoi penser, à décourager les spectateurs qui venaient chercher un message clair.» Ce sont ces mêmes spectateurs sans doute qui avaient boudé son émouvant *Clair de femme*. Rappelez-vous l'extraordinaire séquence où Yves Montand entrait dans le monde jargonaphasique du mari de Romy Schneider. Ça non plus, ce n'était pas transparent. Et, au fait, quel était la portée socio-politique de *Conseil de famille*, histoire affectueuse et drôle interprétée par des comédiens de haut vol dont Fany Ardant?

Tout ça pour souligner que si Costa-Gavras s'est d'abord et surtout fait reconnaître par ses admirables suspenses politiques — *Z*, *L'Aveu*, *Sec-*

tion spéciale, *Missing* — il a le droit d'emprunter d'autres avenues et je tiens sa *Petite Apocalypse* pour un authentique chef-d'œuvre d'humour noir. C'est la tragédie d'une époque, la nôtre, qui voit s'écrouler ses illusions. Les idéologies auxquelles une partie de monde a adhéré se sont révélées suicidaires et les régimes communistes se sont presque tous, l'un après l'autre, fait harakiri. Mais sans pour autant trouver la solution à leurs problèmes qui sont immenses et urgents. Quant à nous, de l'Ouest, nous les avons regardés agir d'abord avec sympathie. Mais maintenant, c'est avec une inquiétude croissante que nous les voyons s'empêtrer. Imaginez tout cela sur le mode cocasse de la satire, d'une satire à peine appuyée, avec des traits d'une vérité accablante et des énoncés lapidaires qui sonnent terriblement juste. Ainsi, sur la gauche. On n'a plus le droit, de nos jours, d'être communiste en Europe de l'Est. Mais en France, en 68, c'était normal d'être castriste et maoïste. Ou sur les médécins sans frontières. Il faudrait en finir avec le discours humanitaire, primaire et rampant, mais les petits copains globe-trotters qui font de l'humanitaire traditionnel leur fromage quotidien ne voient pas ça d'un bon oeil. Ou sur les pauvres. Dans le silence des repus, il est temps qu'une voix incandescente se dresse. *La Petite Apocalypse* est mis en scène avec un entrain communicatif et joué avec finesse et conviction par de merveilleux comédiens. Et pour le goûter dans le détail, je vous conseille de choisir un jour où vous vous sentirez particulièrement alerte, sens aiguisés, esprit vif, oreilles affinées. Un film à la fois terrifiant et irrésistible, désarmant de cynisme étourdissant de brio.

Au pays de l'absence

LES MOTS PERDUS

Réal: Marcel Simard. Image: Pierre Mignot, Philippe Lavalette. Musique: Judith Gruber-Slitzer. Québec, 1993, 88 min.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Où est le siège de la parole? Dans quel coin du cerveau? Il arrive qu'à la suite d'un accident cérébro-vasculaire ou d'un traumatisme crânien, les mots se défilent, ne répondent plus.

Au Québec, 20.000 personnes souffrent d'aphasie. Elle sont 200.000 en France désormais incapables de communiquer, marginalisées, emmurées à l'intérieur d'elles-mêmes. Leur maladie est souvent mal connue du public. Certains les croient fous. Les aphasiques en général se cachent, tâchent de se faire oublier. Même s'ils ont tendance depuis quelques années à se regrouper en association.

Le sociologue documentariste Marcel Simard, à qui on devait déjà notamment *Le grand monde* (sur l'univers des psychiatriés) et *Love-moi* (qui causait de délinquance), vient de consacrer un film à sketches aux aphasiques. Il l'a fait pour eux (à la suggestion de l'Association québécoise des personnes aphasiques) et avec eux, puisque les quatre scénarios (fictifs, mais inspirés d'expériences vécues) furent écrits en collaboration avec des aphasiques et joués par eux. Voici

quatre petits films, quatre pays, chacun placé sous le signe d'une saison; le premier est situé au Québec, le second en France, le troisième en Suisse, le quatrième en Belgique.

La réussite du projet, c'est de nous avoir vraiment fait pénétrer, et parfois de façon touchante, dans la prison de cette maladie-là. Tout à coup, on découvre avec les victimes de ce mal étrange la frustration du mot qui échappe au concept, que la bouche ne parvient pas à prononcer, que l'interlocuteur s'impatiente de ne pas entendre. «Il y a comme un casse-tête éclaté dans ma tête et les mots sont perdus», disent les paroles de la chanson thème. Le cinéaste s'efface devant toutes ces souffrances qu'il révèle. Le spectateur hésite, balbutie, bloque avec l'aphasique. Simard et son équipe nous montrent une réalité de l'intérieur. Mais comme dans tous les films à sketches, le produit est inégal.

Le scénario le plus faible est sans contredit le québécois. Celui-ci raconte la vie brisée de Nicole qui, après avoir perdu sa fille, puis frôlé la mort, se réveille aphasique, rejetée par ses amis, incomprise par son mari. Mais l'histoire ne lève pas et le niveau d'interprétation demeure très faible. Il est évidemment difficile de traiter un tel sujet avec originalité. Faute d'une astuce de scénario, le thème s'enroule sur lui-même sans soulever l'intérêt.

Le sketch français est le meilleur,

justement d'avoir trouvé un élément récurrent, une histoire de baguette de pain, mot qu'une jeune aphasique n'arrive pas à prononcer dans la boulangerie et qui rebondit à travers le film. L'histoire est aussi celle d'une rencontre amoureuse, naturelle et poignante, quelque chose de très simple et qui touche. Marie rencontre Saïd. C'est tendre comme tout, et on y croit.

Émouvant aussi, le sketch suisse, parce qu'il met en scène la souffrance du mal. On y rencontre Catherine, femme tendrement aimée de son mari, ayant surmonté son handicap mais qui demeure blessée par lui, au point de reconnaître ses semblables dans la rue, de vouloir les regrouper. Son émotion, son courage, sa douleur traversent le film.

Un peu moins crédible s'avère l'histoire belge d'un professeur d'histoire qui se croit vainqueur de la maladie, mais se trouve rattrapé par elle, au point d'y laisser son emploi, son assurance, son honnêteté aussi.

Marcel Simard ne choisit jamais la voie de la facilité. Il explore des mondes que les gens au départ ne veulent pas connaître, là où la raison, la morale ou la parole s'égarent, et il parvient à en montrer toute l'humanité. *Les Mots perdus* révèle de l'intérieur un mal pénible. La portée sociale de ce document est évidente. Mais le film n'a rien de grand public, et connaîtra sans doute une carrière plus didactique que commerciale.

Le Marchand de Venise

comédie dramatique de William Shakespeare
texte français de Michelle Allen
mise en scène de Daniel Roussel

Carl Bécard - Nefertari Belizaire - Paul Buissonneau - Eric Cabana - Patrice Dubois
Sophie Faucher - James Hyndman - Stéphane Jacques - Gaston Lepage - François L'Espérance
Gérard Poirier - André Robitaille - Denis Roy - Paul Savoie - Catherine Senart - Gérard Soler
décor Guy Neuveu - costumes Méridith Caron - éclairages Michel Beaulieu - musique Christian Thomas
maquillages Jacques Lee Pelletier - perruques et coiffures Pierre Lafontaine
accessoires Guillaume Lord assistance à la mise en scène et régie Roxanne Henry

DU 5 AU 30 OCTOBRE Mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h
RÉSERVATIONS 866-8667 INFO-GROUPES 866-8180
Tarif réduit 30 minutes avant le lever du rideau: 20 \$ argent comptant seulement
84, rue Sainte-Catherine Ouest, métro Place-des-Arts

CFGL
105.7 FM

MEDIACOM

CKOI
96.9 FM

présentation de BANQUE NATIONALE

théâtre du nouveau monde

PLACE À L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Mozart et Haydn

Le lundi 4 octobre 1993 à 20 heures
Théâtre Maisonnette
Place des Arts

Une invitation de QUEBECOR INC.

Théâtre Maisonnette
Place des Arts

Reservations téléphoniques
514 842-2112 Frais de service
Redevance de 1,25\$ (+ taxes)
sur tout billet de plus de 10\$



Chef d'orchestre: Agnès Grossmann
Soliste: Guy Few, trompette

Mozart

Ouverture de Idomeneo, K. 366

Symphonie no 38 en ré majeur, K. 504, «Prague»

Haydn

Symphonie no. 48, en do majeur, «Marie-Thérèse»

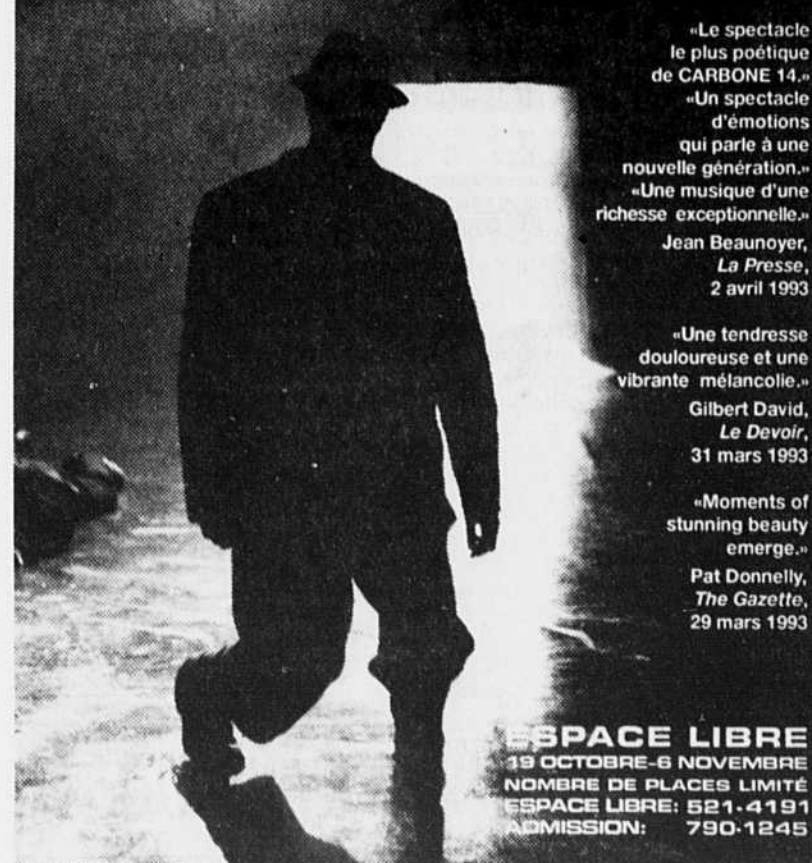
Concerto pour trompette en mi bémol majeur,
Hob. VIIe 1



ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN
Renseignements: (514) 598-0870

CARBONE 14

"krieg"



«Le spectacle le plus poétique de CARBONE 14.»
«Un spectacle d'émotions qui parle à une nouvelle génération.»
«Une musique d'une richesse exceptionnelle.»

Jean Beaunoyer,
La Presse,
2 avril 1993

«Une tendresse douloureuse et une vibrante mélancolie.»

Gilbert David,
Le Devoir,
31 mars 1993

«Moments of stunning beauty emerge.»

Pat Donnelly,
The Gazette,
29 mars 1993

ESPACE LIBRE
19 OCTOBRE-6 NOVEMBRE
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
ESPACE LIBRE: 521.4191
ADMISSION: 790-1245

LES ARTS

THÉÂTRE

Au coeur des désirs du quotidien

Natures mortes de Serge Boucher risque de marquer le public au fer rouge

GILBERT DAVID

Serge Boucher, à tout juste 30 ans, est à la veille d'ajouter une pierre

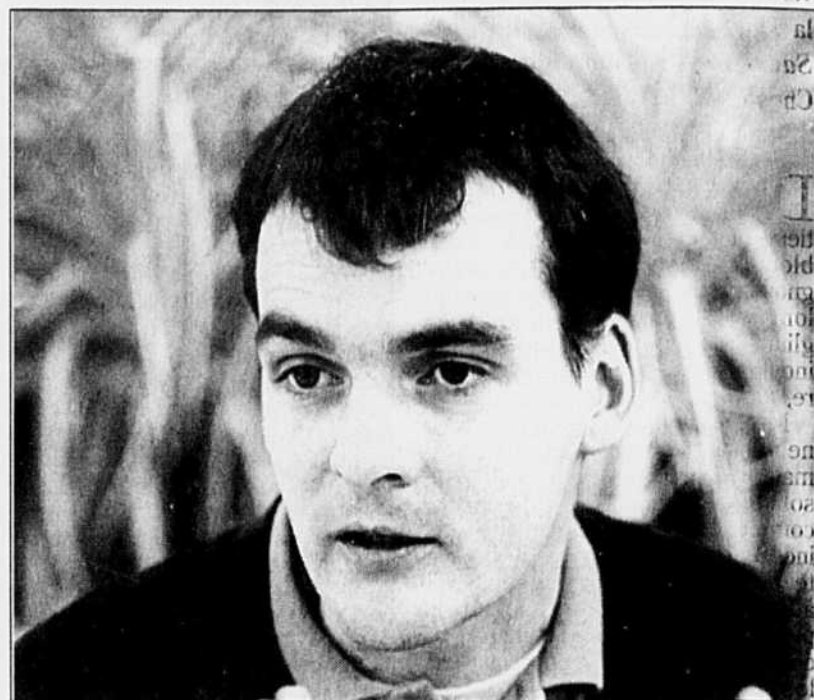
noire à la dramaturgie québécoise. Avec un texte terriblement lumineux. Sa première pièce, *Natures mortes*, sera en effet créée le 4 oc-

tobre au Théâtre de Quat'Sous, dans une mise en scène attendue de nul autre que Michel Tremblay qui, pour ses débuts dans une nouvelle

fonction théâtrale, a choisi une oeuvre dont l'écriture abrasive n'est pas sans recouper, tout en s'en démarquant avec force, son propre univers dramatique.

Natif de Victoriaville, Serge Boucher habite aujourd'hui Montréal, mais c'est dans le Québec profond d'une petite ville de province qu'il a situé l'action de sa pièce en deux actes. On y découvre Stéphane, le protagoniste, qui noue une trouble relation avec un homme puis, à six ans d'intervalle, avec une femme, dans les années 80. Au premier acte, Stéphane n'a que 15 ans : en adolescent timide et tout ce qu'il y a apparemment de plus ordinaire, il s'introduit peu à peu dans l'intimité de Jean-Guy, un voisin approchant la trentaine, concierge de sa propre école secondaire, qui vit seul et occupe son temps libre à se faire des muscles. Stéphane, dont les parents désaccordés vivent à l'étage du culturiste amateur, trouve en Jean-Guy une manière de confident qui se prend volontiers au jeu du grand frère, en étalant comme malgré lui son petit monde de fantasmes où le Rocky de Sylvester Stallone occupe une place de choix... Dans un climat de complicité amicale et de pulsions à demi conscientes, Jean-Guy se prête ainsi, sous couvert d'être un homme-à-femmes, à l'investissement amoureux dont il est plus ou moins secrètement l'objet de la part de l'adolescent. La fin du premier acte — dont on ne révélera évidemment pas la teneur ici — plonge les deux personnages dans un climat dévastateur qui superpose *acting out* et drame familial.

L'acte 2 se passe six ans plus tard. Stéphane a maintenant 21 ans. À la suite d'une rencontre « accidentelle », le voilà cette fois de retour dans son exil familial qu'il habite aujourd'hui Diane, une femme de 34 ans, naïve et sentimentale, l'esprit obnubilé par Joe Dassin, son idole de toujours. La jeune femme vit seule, minée — comme on le comprend graduellement — par une maladie mortelle, jamais nommée mais bien facile à identifier. Entre Stéphane et Diane, selon une courbe dramatique qui fait écho au premier acte, se tissent des liens ambigus qu'alimentent leurs blessures existentielles. Par courtes séquences, la relation de ce couple étrange se déroule à la manière d'un rituel que conduit Stéphane, tel un inquiet ange de la mort. Puissant tableau de la rencontre impossible de deux êtres esseulés, l'une déstabilisée par le départ sans



Serge Boucher

explications de son mari Réjean, l'autre hanté par le souvenir de la catastrophe parentale, la pièce se termine sur une hallucinante apothéose d'apaisement.

À la lecture, la pièce de Serge Boucher ne laisse pas indifférent, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle témoigne déjà d'un métier sûr, d'une capacité à tirer d'un matériau friable, composé de miettes de vie, de fragments bruts arrachés au quotidien, des êtres souffrants et vrais et qui sont, parfois, de véritables bombes à retardement. « Mes personnages ne revendiquent rien, avance l'auteur, et je ne les juge surtout pas, parce que, d'après moi, la première condition à respecter dans l'écriture, c'est de les aimer absolument. Je parle de gens ni remarquables ni remarquables par leur entourage, qui vivent au jour le jour en essayant comme tant de monde aujourd'hui de meubler leur solitude. Stéphane, par exemple, est un être profondément troublé, mais ce n'est pas une bibitte ambulante. L'essentiel se passe au-delà des situations présentées, dans tout ce qui ne se dit pas directement. »

Recherche de l'équilibre

Serge Boucher est convaincu que le rôle d'un auteur dramatique est de pousser le spectateur à se reconnaître dans une oeuvre sans pour au-

tant s'identifier aux personnages. « La Marie-Lou de Tremblay a beau être monstrueuse, note-t-il, il n'empêche qu'elle fait partie de nous pareil. Les personnages de *Natures mortes* sont des gens qui n'ont pas de maîtrise sur leur aliénation et qui, en même temps, sont tous porteurs à leur manière de quelque chose de grand. On trouvera peut-être ridicule de voir un Jean-Guy vouer un culte à Rocky ou une Diane aimer autant Joe Dassin, cela ne les prive pas, au contraire, de leur humanité : ce n'est pas la nature de l'objet qui détermine la valeur de la réalisation de soi. Leur existence n'est pas drôle, mais chacun d'eux est aux prises avec ses désirs, comme tout un chacun, et à la recherche d'un équilibre, le sien. »

Cette quête d'authenticité ne va pas de soi, selon l'auteur. « Nous vivons dans une société où on exige si peu de nous, s'inquiète-t-il. Est-ce qu'on est des êtres à l'écoute de l'autre ? Est-ce qu'on est si prêts à se donner ? Stéphane, dans ma pièce, rencontre successivement deux êtres qui vivent des choses qui les dépassent. Jean-Guy a sans doute plus besoin de Stéphane que l'inverse, mais leur rencontre n'a pas vraiment lieu. La vie étiérée de Jean-Guy, confiné à son intimité routinière parce qu'il est bien conscient qu'au travail, les autres se moquent ouvertement de lui, lui interdit d'assumer ses désirs parce qu'il veut avant tout être approuvé par le biais d'une image extérieure. Après de Diane qui, toute meurtrie qu'elle soit, est quand même animée par le désir d'une vraie rencontre, Stéphane vient allumer ce qu'il y a de beau en elle. Cependant, c'est quelqu'un qui demeure à distance comme s'il n'osait pas s'engager dans une relation. Les noeuds de ces trois personnages renvoient, me semble-t-il, aux nôtres. »

Serge Boucher, on le constate sans peine, est un auteur articulé. Il s'exprime avec assurance et sans détour : « Écrire est une énorme responsabilité et, sans cette conscience, ce n'est pas possible. » Tout au long de l'entretien, il a parlé plus volontiers de ses personnages que de lui-même. J'apprends qu'il a été finissant en interprétation à l'option théâtre du Collège Lionel-Groulx en 1983 et qu'il a tout de suite renoncé à pratiquer le métier de comédien. « Je n'avais que 20 ans, et le milieu théâtral m'est vite apparu trop dur... » Il n'en dira pas plus. Il se tourne alors vers l'enseignement du français — il est professeur au premier cycle du secondaire depuis 1988 — et il se dit très impliqué dans ce travail exigeant, peu valorisé de nos jours, et qui lui assure aussi l'entière liberté d'écrire ce qu'il veut.

À l'approche de son baptême scénique d'auteur, Serge Boucher n'est pas sans pressentir que le fait d'être associé à la première mise en scène de Michel Tremblay a pu créer de grandes attentes... « J'ai le sentiment très net, convient-il, d'être attendu... Ce n'est pas sans danger, mais je tiens à dire que je suis un auteur choyé. Je ne pouvais pas rêver d'un meilleur théâtre que le Quat'Sous pour ma pièce, et son directeur, Pierre Bernard, a toujours manifesté le plus grand respect pour mon écriture. Je suis particulièrement sensible à sa volonté de provoquer de bonnes rencontres entre les créateurs en prenant de beaux risques. J'ai été accueilli à bras ouverts, et consulté sur tout. Michel Tremblay et moi, nous nous sommes mis d'accord sur une vision et puis, je n'ai plus cherché à m'en mêler. Il y a une réelle liberté dans l'abandon de sa pièce à un metteur en scène, à partir du moment où on se sent pleinement appuyé. »

On ne dira jamais assez combien toute création théâtrale est une aventure collective qui carbure à la passion, sans demi-mesure et sans compromis. À cet égard, la production du Quat'Sous se présente, on le sent, sous les meilleurs auspices. Et, pour ne s'en tenir qu'au texte, on trouvera la une écriture qui n'a rien de tiède. Une écriture qui porte en elle la gravité d'un rendez-vous peu banal et qui soutient jusqu'au bout le désir de marquer le public au fer rouge.

Publi-information

Au théâtre de la Veillée

CRÉANCIERS

de Strindberg

Rituel dandy de voyeurisme et de vengeance

Créanciers est une pièce - au dire de l'auteur - tragi-comique dont le cadre est pour certains de nous connu : la scène conjugale. On peut alors s'attendre de part et d'autre à une lutte lourde et sournoise dans un lieu hermétique. Or il n'en est rien. Et c'est justement là que le traitement opéré par le metteur en scène aère et allège la pièce.

Lorsque nous pénétrons dans le théâtre, le lieu d'abord nous rafraîchit et nous transporte en pleine villégiature. Là, deux hommes conversent, dévoilant les faits et gestes d'un sujet propre à l'un et non étranger à l'autre : la femme. Discussion d'hommes en quelque sorte sur un ton qui n'est ni grivois, ni surnois. Ces deux amis s'entretiennent le plus librement du monde sur les déboires, mais aussi le charme de cette femme. Quoi de plus normal que de parler de l'absente. Sur un ton et dans un rythme qui nous amène loin des secrets d'alcôves ces deux hommes chantent, rient, s'interrogent sur leurs vies, leurs angoisses. Dans cette pièce où l'absente, celle qui nous préoccupe, prend tout de suite figure de vampire, nous assistons à une dissection de l'âme. Et entre les mains de Strindberg le scalpel incise, découpe,

circonscrit le mal. Le résultat de l'opération est sans équivoque : cette femme est, et reste une femme dangereuse, ambivalente. Bien sûr on en parle, on la blâme, mais aussi, et surtout, on l'adule. Elle, la coquette qui justement arrive. Et c'est ici que le spectacle emprunte une nouvelle avenue. D'intimiste qu'il était, le conflit s'ouvre, s'étale au grand jour. Le désir de plaire de cette femme contient et tente de désamorcer la colère, d'atténuer l'insécurité de ce jeune mari.

Bien sûr le texte nomme les choses et les objets du litige. Mais la volonté de mise en scène est justement de prendre à contre-pied cette bataille de cerveaux. Nous assistons à une guerre de mots acerbes et vitrioliques transportés par des corps qui eux paradoxalement ne reflètent pas du tout cet état de tension intérieure. Ce que nous voyons sur scène, ces pas de menuets, ces gestes esquissés, ces regards inquisiteurs, cette légèreté des déplacements sont le résultat de ce qui sous-tend d'un bout à l'autre cette pièce. Le désir et l'érotisme latent, le plaisir d'être et de vouloir désirer.

A.S.

ENTRETIEN AVEC Téo SPYCHALSKI

Comment abordez-vous *Créanciers* dans votre mise en scène ? Comme une plaisanterie cruelle à la façon de "play Strindberg".

Créanciers est-ce une pièce sur le désir ? Pas seulement. Le désir en est un des motifs, mais lui seul ne suffit pas. Si l'on joue trop sur la corde du désir, on risque de tomber dans une sorte de volontarisme qui devient une généralité et les généralités sont désagréables. Jouer l'érotisme n'est pas exactement la même chose que jouer le désir. Il s'agit avant tout d'une pièce sur "l'amour propre". Ou autrement dit : bien avant le désir il y a l'amour propre. Un théâtre sans "amour propre" ne marche pas. A cet effet il faut noter que les acteurs ont nécessairement besoin d'un amour propre, qui soit fonctionnel et bien lubrifié.

La grande émotion théâtrale légitime c'est l'amour propre de celles et ceux qui agissent en face du monde et qui *en exultent*, comme le dit si subtilement et perversément Jean Genet dans *Le Balcon*. L'amour propre en pulsation avec un autre amour propre. Auto-contemplation jusqu'à la générosité, la pitié, la chasteté. C'est indécemment, mais c'est cela le Strindberg de cette période c'est-à-dire à la fin des années 1880.

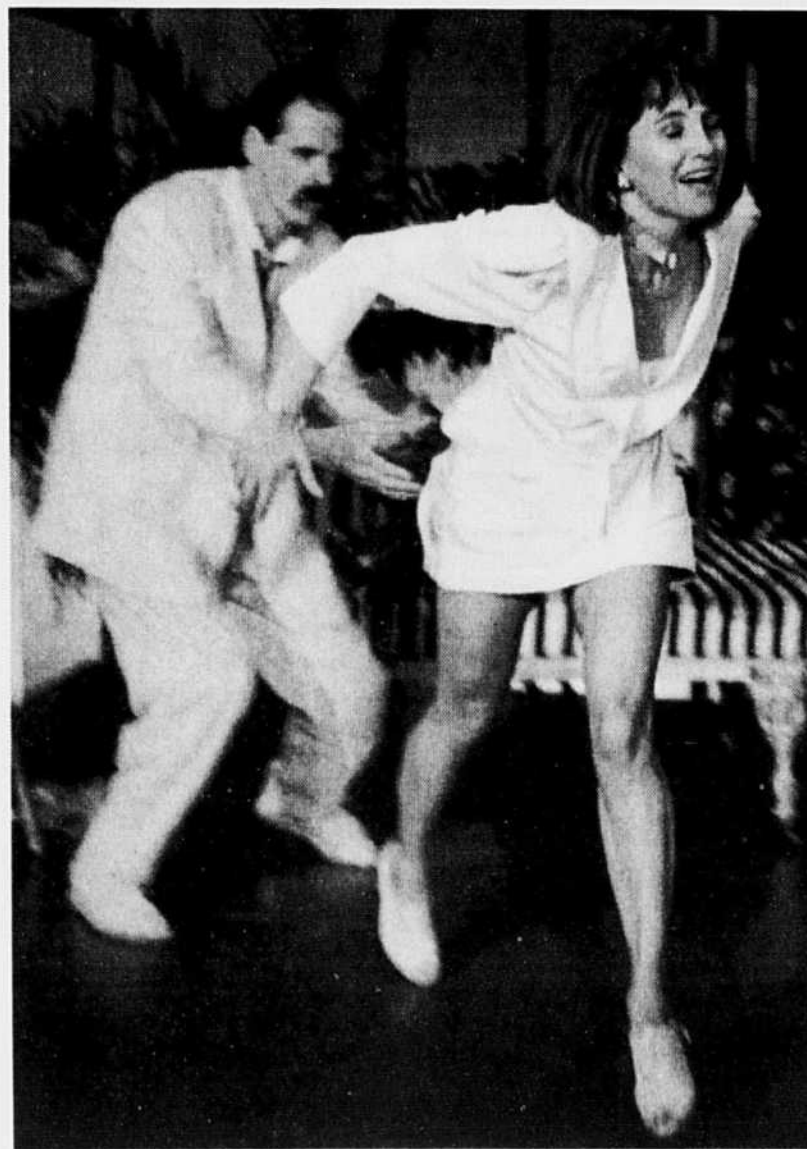
Pourquoi prendre d'anciennes pièces pour ce sujet ? Oui, il est bien évident que le théâtre a évolué depuis cette époque et que, ce qui était étonnant jadis est devenu le pain commun aujourd'hui. C'est vrai. Tout est devenu permis, exploré, remâché et évacué mille fois. Au cinéma par exemple, on est allé tellement loin dans "l'osé", le pervers et l'indécemment. C'est notre dilemme à nous, gens du théâtre. On a brûlé et ravagé notre terrain. L'antagonisme entre le cinéma et le théâtre ne relève pas des possibilités techniques - le théâtre qui court après le cinéma est à mon sens ridicule : tous ces pseudo-montages cinématographiques, ces écrans et décors qui bougent, avancent, reculent, enveloppent de fumée, comme dans "robocop"... (et où est l'être humain dans tout cela ?)

Le problème entre le cinéma et le théâtre est que d'une part ce qui était notre "difficile" est devenu "facile", et que d'autre part ce qui était notre *scandale humain* est devenu facilement monnaie sur écran. Finalement tout cela n'a plus rien de l'excès sur lequel le véritable rituel théâtral a toujours été fondé.

L'ennui avec la dramaturgie actuelle c'est qu'elle manque d'ambiguïté, qu'elle s'expose, souvent d'une manière militante ou crypto-militante. Ou alors, lorsqu'elle s'en prend à l'ambiguïté c'est comme si l'on vous assommait avec une massue. Trop évident. Si j'étais spectateur je clamerais : *théâtres, arrêtez de nous assommer avec des évidences !* (Je ne parle pas ici de Ha! ha!).

Le théâtre, pour moi, est le lieu où l'on arrache l'ambiguïté de nos origines culturelles et biologiques. Le théâtre construit un rituel du *maintenant* sur les ambiguïtés de notre *passé*. Contrairement à certaines autres disciplines artistiques le théâtre n'a pas pour but de nous apaiser. Le théâtre a pour but de renforcer notre incertitude, disons de rehausser la qualité de notre incertitude ; et non pas de confirmer nos convictions ni même de nous les fournir.

Est-ce dans cela que vous voyez le rôle avant-gardiste du Groupe de la Veillée ? Bon Dieu ! Fameux rôle "avant-



Créanciers, Denis Michaud, Carmen Jolin.

gardiste" de la Veillée. Toute démarche artistique est par définition novatrice ou doit vouloir l'être. Je suis peut-être un peu jésuite sur ce point mais je crois que l'artiste ne devrait pas trop se répéter. Cela suffit pour être avant-gardiste. Mais ce terme est tellement prétentieux, donnez-moi celui qui l'a inventé... Et pourquoi pas *arrière-gardiste*, comme quelqu'un l'a déjà dit avant ? Mais, enfin, ça aussi c'est prétentieux.

On affirme Strindberg misogyne... Oui. Il a raillé Ibsen pour s'être fait - dans certaines de ses pièces, surtout dans *La maison de poupée* - le porte-parole du féminisme. Cela lui donna l'occasion d'écrire quelques pièces contre Ibsen et le féminisme. Malheureusement ses pièces sont aussi faibles, pour ne pas dire aussi ridicules que celles d'Ibsen, quoiqu'à rebours. La rage contre un autre artiste cette fois n'a pas porté fruit. Je ne l'excuse pas, dans sa vie conjugale il était misérable et sujet à des crises de délire paranoïaque. Il a discuté avec la femme comme un fou mais tout en la faisant il a, dans son art, reconnu la femme à part entière, ne lui accordant pas de billet à tarif réduit. Strindberg a grandement contribué à l'égalité des sexes. Égalité aussi dans la petitesse et dans la bêtise.

Pourquoi les hommes s'entre-tuillent et quel rôle joue la femme dans cela ? La réponse banale serait de dire que Strindberg accuse la femme. Mais si l'on écoute bien ce qui se dit dans cette pièce - et il s'y dit des choses pas très très belles - on s'aperçoit que le véritable parti pris de

cette oeuvre n'est pas si primitif, ni misogynne. Que cette pièce parle de solitude et que cette solitude ne se règle pas juste à travers le contenu de nos culottes.

Dans *Créanciers* on peut alors voir - si l'on veut - une autre symbolique : la guerre des mâles, la guerre de Troie dans sa version de chambre. La femme enlevée (d'ailleurs est-il vrai qu'on peut voler une femme-amante si celle-ci part de son plein gré avec le voleur ?) le cheval troyen sournoisement introduit dans la maison, la stupidité des duels masculins, l'honneur et la vengeance, enfin Paris, Achille, la belle Hélène, tous les ingrédients sont là. Sauf que la belle Hélène n'est pas si anonyme et pas si jeune. Gloire à August pour cela.

Téo Spychalski

Propos recueillis par Alain Soloway

CRÉANCIERS

d'August Strindberg

Adaptation et mise en scène

Téo Spychalski

Avec Carmen Jolin,

Jean Turcotte, Denis Michaud

Production du

Groupe de la Veillée

Jusqu'au 16 octobre à

l'Espace la Veillée,

1371 rue Ontario.

Rés : 526-6582

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE QUÉBEC

En première à Montréal, de Belgique

« Ce spectacle est absolument magnifique... »
Robert Lévesque, *Le Devoir*

« L'art de la scène d'Yves Hunstad est exceptionnel... »
Le Monde, Paris

« La critique est unanime : ne ratez pas ce spectacle. »

LA TRAGÉDIE COMIQUE

avec Yves Hunstad

RABAIS DE 15 À 20 % EN PRÉVENTE JUSQU'AU 2 OCTOBRE

871-2224

MONUMENT-NATIONAL
SALLE LUDGER-DUVERNAY

1182, BOUL. SAINT-LAURENT
MÉTRO PLACE D'ARMES
OU SAINT-LAURENT

du 12 au 16 octobre 1993 — 20H00

Commissariat général des relations internationales de la communauté française de Belgique

Conseil des Arts du Canada
Office des langues
The Canada Council
Funding Office

LE DEVOIR

LES ARTS

DANSE

Marie Chien-Noir, l'idéaliste de choc

Le grand rêve humaniste d'une créatrice accomplie. Voilà ce que verront ce soir les spectateurs de la Place des Arts en regardant le *Sacre du Printemps*, de Marie Chouinard.

VALÉRIE LEHMANN

De Marie Chouinard, on se souvient d'abord de sa silhouette altière, puis de son étrange chevelure blonde, souvent relevée en un chignon invraisemblable et enfin de son long visage étroit, taillé à la Modigliani. Son sourire énigmatique est inoubliable. Et sa tenue vestimentaire, souvent baroque, marque aussi.

Marie Chouinard ne laisse personne indifférent. C'est un être charismatique. Et de là à penser que cette soliste a longtemps été considérée comme une chorégraphe marginale, inclassable, à cause de sa personnalité étonnante, il n'y a qu'un pas facile à franchir. Mais cela n'explique cependant pas que Marie Chien-Noir, comme titrait un de ses premiers solos en 1982, fut réduite durant dix ans à une curiosité artistique pour la plupart des gens. « Si, peut-être », répond après hésitation la créatrice « car quand je dansais seule, je crois que les gens portaient peu attention à la chorégraphie et voyaient davantage mes qualités de danseuse, mes goûts esthétiques inattendus et mon individualité. En 1992, les *Trous du Ciel*, ma première pièce de groupe, a « obligé » le grand public et les professionnels à considérer le fait chorégraphique, d'autant plus que je ne dansais pas dans cette œuvre. Mais bien sûr, ma danse a toujours été une technique qui se travaille; elle n'est pas seulement un trait de caractère. »

Aujourd'hui, Marie Chouinard est reconnue publiquement comme une « vraie » chorégraphe. Grâce à certains — comme Marie-Hélène Falcon directrice du Théâtre des Amériques et Jack Udashkin, du Centre National des Arts d'Ottawa — qui l'ont aidée au moment où il le fallait pour elle, elle a pu construire une pe-

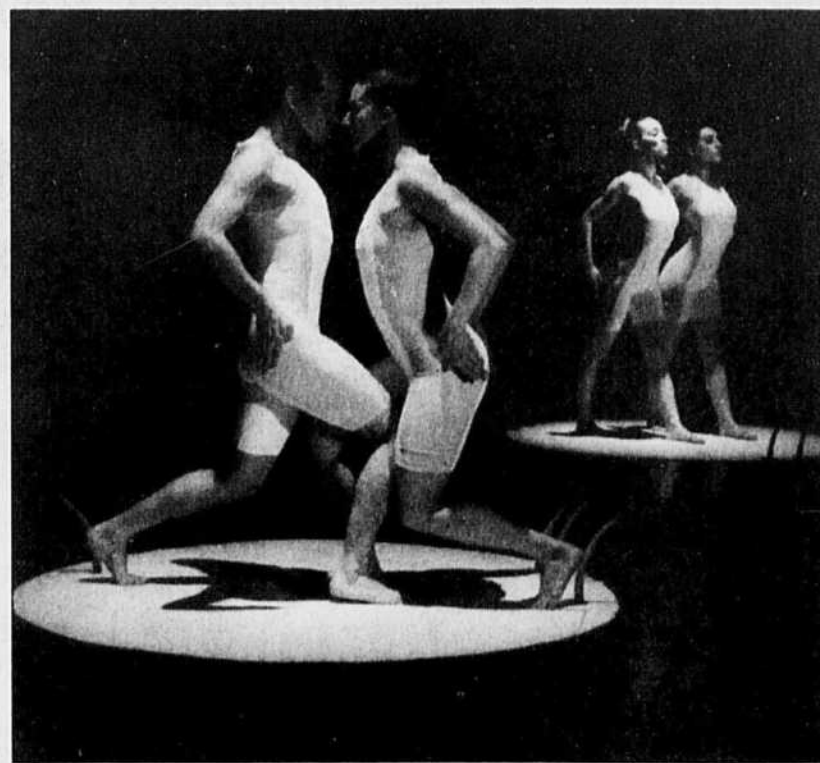
Le *Sacre du printemps*, de Marie Chouinard

PHOTO MARIE CHOUINARD

titte compagnie et elle a réussi à monter une superbe première œuvre à plusieurs corps : les *Trous du Ciel*. Cette année, la Québécoise a pu créer son *Sacre du Printemps*, présenté ce soir à la Place des Arts, dans le cadre du 6e Festival International de Nouvelle Danse.

En contact avec le côté sauvage des autres

Pour Marie cependant, ce saut de géant qui l'a fait passer de un à sept sur scène, est davantage une question de confiance qu'une question de reconnaissance : « Je n'ai jamais pensé à une compagnie en terme de reconnaissance ou de visibilité », tonne la créatrice. « Au contraire, j'ai pensé que je pouvais tout perdre; j'étais appréciée en tant que soliste jusqu'en Europe et en Asie. En imaginant une aventure de groupe, je pensais seulement qu'il fallait être prête à tout perdre. Comme c'était devenu une nécessité pour

moi de chorégrapier pour plusieurs corps, je me sentais prête. »

Relever les défis humains, se lancer dans les aventures vitales, voilà tout de même deux des fondements du moi intérieur de cette artiste : « Je suis fascinée par la magie de la vie, par l'espace sidéral. J'ai toujours su que je me tenais debout sur une planète qui vole dans le cosmos froid, noir, plein d'étoiles. Et cela me fait aimer la vie, cela me donne envie de créer. Et quand je crée, je parle de cette vision du monde. »

Celle que l'on peut facilement imaginer sauvage, quand elle raconte ses histoires intergalactiques et quand elle parle du principe de la synchronicité en physique nucléaire, ne cherche finalement qu'à « être en contact avec le sauvage des autres ». « Les gens sont des énergies magiques qui partagent le même espace que moi. Les êtres animés sont des phénomènes fabuleux », soupire d'aise Marie. « J'aime se sentir en symbiose avec eux. Dès que je conçois une chorégraphie, je me mets immédiatement à la place de

celui ou celle qui va regarder mon œuvre; je conserve présent à l'esprit ce spectateur tout au long de ma recherche. J'adore travailler en compagnie. Longtemps j'ai enseigné la danse et avec mes sept interprètes actuels, j'ai retrouvé ce plaisir de communiquer, de donner, d'apporter, de confronter. Je tente de développer l'artiste en eux, et si je suis exigeante ou directive avec mes danseurs, c'est parce que je cherche à catalyser, à déclencher... et tout cela me revient, car mes sept interprètes sont tous extraordinaires. »

Celle que l'on pourrait qualifier de rêveuse quand elle explique ses relations avec les autres et sa logique de la vie, n'en est pas pour autant sans lucidité aucune. Marie décrit posément son *Sacre du Printemps* comme « un hymne à l'apparition de la vie », que lui a inspiré seule la musique d'Igor Stravinsky. Marie certifie que le *Sacre*, excepté une certaine sensibilité d'auteur, n'a rien à voir avec les *Trous du Ciel*, car « l'énergie véhiculée est très différente d'une pièce à l'autre; dans le *Sacre*, tout est dans la colonne alors que dans les *Trous*, le souffle primait. Enfin, Marie positionne sa dernière œuvre comme une création sans lien de parenté direct avec les précédentes : « Chaque fois que je crée, je tiens à repartir à zéro, j'ai envie d'explorer un terrain vierge. C'est pourquoi le *Sacre* n'utilise ni la voix, ni les couleurs, et reste très dépouillé au niveau de la scénographie », précise-t-elle.

Qui a dit un jour que Marie Chouinard était une rebelle? Qui a traité Marie Chouinard d'exaltée? La créatrice du *Sacre du Printemps* est d'abord une idéaliste impénitente : « Parfois, et surtout entre deux créations, songe à voix haute la Québécoise, je me dis que faire de l'art n'a pas de sens. Des gens meurent de faim pendant que je danse sur scène. Incongru, superflu, superficiel, voilà ce qu'est créer une œuvre... Mais créer est le seul moyen que j'ai trouvé... »

Chouinard, une provocatrice sans âme? Le seul rêve de Marie Chien-Noir est d'« embarquer le spectateur pour un court voyage », car « qu'est-ce que je peux donner au monde qu'une toute petite lumière? »

Un festival «off» de qualité

VALÉRIE LEHMANN

Tout bon festival qui se respecte, quels que soient son secteur d'activité et sa thématique, s'accompagne de manifestations «off» ouvertes au grand public. Le Festival international de nouvelle danse n'échappe pas à cette règle.

Depuis la fondation du FIND en 1985, se déroulent donc des événements «off» FIND. En général, ils prennent le chemin d'une rediffusion d'œuvres locales récentes, en des endroits les plus fous, à des heures indues. Les œuvres présentées au sein de ces «off» sont de toutes catégories, les chorégraphies matures côtoyant les pièces infantiles. Jusqu'en 1992, le pire étant plus souvent au rendez-vous qu'à son tour, le «off» FIND avait fini par lasser producteurs, journalistes et même grand public. Et si l'année dernière, année de célébration de Montréal, le «off» FIND était organisé de manière plus cohérente qu'à l'ordinaire, on pouvait craindre pour 1993 «une redescente aux enfers».

Heureusement, le «off» 1993, risque d'être un très bon cru. Quasiement tous les spectacles inscrits au programme auraient pu faire partie intégrante du FIND sous la rubrique Relève Officielle tant, dans l'ensemble, la qualité existe.

Des moments forts

Qu'il s'agisse du «off» FIND officiel, qui se déroule du 5 au 9 octobre à la Maison de la culture Frontenac ou du «mini-off» du Théâtre de la Chapelle, qui a lieu le 8 octobre, les programmations en danse du «off» valent donc un détour.

Au Théâtre Lachapelle, il faudra payer son billet d'entrée pour voir ou revoir *Vierge Noire*, de Louise Bédard. Mais l'œuvre vaut bien le prix du ticket, surtout si, depuis mai, la chorégraphe a pris soin de corriger les quelques longueurs qui affaiblissaient la chorégraphie. Dans *Vierge Noire*, Louise Bédard a su, très joliment, avec cohérence aussi, composer un univers clos inhabituel et elle dirige de main de maître les cinq interprètes féminines, de sensibilités fort distinctes, qui, dans une atmosphère à la Bergman, suave et fragile, et dans un décor surréaliste à la Renais, glissent et se croisent, un moment en quête d'elles-mêmes.

Même si la recherche gestuelle pure ne se montre pas innovante, la pièce dans son ensemble est forte.

À la Maison de la culture Frontenac, à qui on doit l'heureuse initiative de ce «off» FIND 93, les huit spectacles chorégraphiques sont entièrement gratuits et parmi eux, il en est plus d'un qui vaut *Vierge Noire*.

La galerie des Horribles, du Collectif Brouhaha Danse, joué le 6 octobre, de par les qualités d'interprétation des danseurs-comédiens et de par l'originalité de sa mise en scène, est fort intéressant. Chaque séquence de la danse et de théâtre y est bien travaillée.

Lettre à un homme russe, donné le 8 octobre, de Jocelyne Montpetit, de par l'originalité de son propos, de par l'authenticité de sa gestuelle, et de par le raffinement de sa scénographie, est un solo d'une grande force. Mêlant danse d'origine butoh et nouvelle danse, il raconte avec passion l'histoire d'un amour impossible, dans un lointain pays — qui reste à connaître si on ne l'a pas déjà entendu en 1992 ou au printemps.

La couleur de ma langue, d'Irène Stamou, présenté le 7 octobre au sein d'un programme double comprenant le triste *Digità*, de Martine O'Leary, est aussi une danse à voir. Il s'agit d'une courte pièce métaphorique, racontant l'expérience des cultures, composée par une jeune créatrice sensible et riche. La chorégraphie est belle, fine comme de la dentelle, remarquable par sa concision et sa profondeur, et ce, malgré les peintures de Jennifer Macklem qui l'encombrent.

Enfin, mais à titre de curiosité visuelle seulement, le spectacle de Michael Montanaro, *Non angli sed angeli*, offert le 5 octobre, est abordable. Si la danse se montre carrément infantilisante et la chorégraphie pauvre, les montages cinématographiques sont dignes d'intérêt et les jeux de décors sont impressionnants.

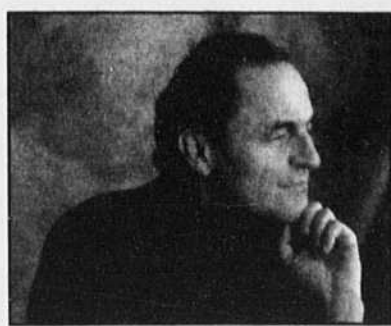
Quant à la soirée du 9 octobre, elle risque fort de décourager les plus studieux parmi les spectateurs. Car réunir dans un même programme, un spécialiste de la nouvelle danse kathakali, Richard Tremblay, une ancienne soliste de Desrosiers Dance Theatre, Sonia Delwaide, et une performeuse d'origine colombienne, Lina Cruz, ne révèle plus d'audace mais d'inconscience. Une seule nuit difficile pour cinq autres agréables...

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

60 SAISON

Les Troyens

de Hector Berlioz

PREMIÈRE CANADIENNE
VERSION DE CONCERTsous la direction de:
Charles DutoitGary Lakes
dans le rôle de:
EnéeDeborah Voigt
dans le rôle de:
Cassandre (5 et 6 oct.)Gino Quilico
dans le rôle de:
Chorèbe (5 et 6 oct.)Françoise Pollack
dans le rôle de:
Didon (12 et 14 oct.)

AINSI QUE: Catherine Dubosc Jean-Luc Maurette Claudine Carlson Jean-Philippe Courtis John Mark Ainsley et plusieurs autres solistes
Un chœur de 160 personnes sous la direction de Iwan Edwards

CETTE SEMAINE mardi 5 et mercredi 6 octobre, 20h00 LA PRISE DE TROIE*

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 BILLETS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance Place des Arts en sus)

*Avant les concerts du 5 et 6 octobre *LAIT* présentera LES CAUSERIES OSM à 18h45 dans le hall central de la Place des Arts.

LES ARTS

MUSIQUE CLASSIQUE

L'épopée des Troyens racontée par Berlioz

L'Orchestre symphonique de Montréal présente un inédit:
la version de concert de l'opéra en cinq actes avec une brochette de solistes de grande réputation

Charles Dutoit offre *Les Troyens* en guise de cadeau au public montréalais pour souligner le 60^e anniversaire de l'OSM. L'œuvre sera présentée en deux parties, *La prise de Troie* les 5 et 6 octobre, *Les Troyens à Carthage* les 12 et 14 octobre. Cette prestation fera l'objet d'un enregistrement. Un historien et une chanteuse nous parlent de ce chef-d'œuvre.

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Charles Dutoit et les musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal vivent depuis déjà plusieurs mois dans la fébrilité de ce qui sera sans contredit l'événement marquant de la saison musicale montréalaise. Car en choisissant de monter *Les Troyens* du compositeur français Hector Berlioz selon le récit de Virgile, chacun des acteurs doit s'imprégner de la poésie et la tragédie de douze siècles d'histoire qui nous ont conduit à la gloire de l'empire romain.

«Cet opéra est très rarement joué tout simplement parce qu'il est très long, près de cinq heures, qu'il exige des ressources exceptionnelles en voix, en décors, en costumes, et argent. Mais la version concert qui sera présentée à Montréal a une importance capitale puisqu'elle donnera lieu à un nouvel enregistrement fort bienvenu dans le monde de la discographie. Il n'en existe qu'un seul complet datant de 1969 avec Sir Colin Davis à la tête de l'Orchestre de Covent Garden.»



Claudine Carlson



Gino Quilico



Françoise Pollet



Gary Lakes



Deborah Voight

Françoise Pollet sera de la distribution à New York dans le rôle de Cassandre, mais auparavant elle fera ses débuts sur la scène montréalaise où elle défendra cette fois le personnage de Didon dans la seconde partie des *Troyens*, les 12 et 14 octobre.

«Je suis ravie de participer à cette première des *Troyens* à Montréal, nous confiait hier Françoise Pollet depuis Paris où nous l'avons jointe au téléphone. Je connais très bien cette œuvre qui me permet de me mettre dans la peau de femmes aussi différentes dans leur spécificité: Cassandre pour son don de voyante, Didon pour son caractère de femme aimante et que j'interpréterai pour la première fois à Montréal.» Et dans la vie, se reconnaît-elle davantage dans l'une ou l'autre? «Elles sont toutes deux attachantes, bien que Cassandre m'impressionne davantage par ce regard qu'elle plonge dans l'avenir sans que personne ne la croit.»

Françoise Pollet se dit particulièrement émue de chanter dans sa langue maternelle et la formule de la version concert, sans le panache de la mise en scène de l'opéra proprement dit ne diminue en rien la valeur intrinsèque des *Troyens*: «Le texte est si beau et poétique qu'il me permet la concentration voulue pour en faire ressortir son sens profond, celui de l'épopée, de la mythologie, de l'histoire. C'est tout un programme, non?»

Une distribution imposante.

Oui certainement, aussi pour les musiciens, les choristes et les autres solistes qui forment l'impressionnante distribution: pour *La prise de Troie* les 5 et 6 octobre à 20h à Wilfrid Pelletier: les soprani Deborah Voight (Cassandre) et Catherine Dubosc (Ascagne), Claudine Carlson, mezzo-soprano (Hécube), Gary Lakes (Enée) et Gregory Cross (Siphon/Hélénus), ténors, Gino Quilico, baryton (Chorèbe), et trois chanteurs qui font leurs débuts à l'OSM: Marc Belleau (l'ombre de Hector), baryton-basse, ainsi que les basses René Schirrer (Priam) et Michel Philippe (Panthée).

En deuxième partie les mardi et jeudi, 12 et 14 octobre (cette fois à 19h avec deux entractes alors que tout se terminera vers 22h15), outre Françoise Pollet, les solistes déjà nommés se retrouveront sur la scène de la PdA pour poursuivre avec *Les Troyens à Carthage*. Plusieurs autres solistes compléteront la distribution dont plusieurs font aussi leurs débuts avec l'OSM: la soprano Maren Nelson (le spectre de Cassandre), la contralto Hélène Perraguin (Anna), les ténors Jean-Luc Maurette (Lopas) et John Mark Ainsley (Hylas), les basses Jean-Philippe Courtis (Narbal) et Michel Beauchemin (Mercure). Iwan Edwards a préparé le Chœur de l'OSM.

Charles Dutoit qui a dirigé *Les Troyens* à Los Angeles en 1991 parlera de cet opéra en complément de programme de l'Opéra du samedi aujourd'hui même.

Quant à Hugh Macdonald qui s'envolait jeudi pour l'Allemagne où il assistera demain à la première d'une œuvre de jeunesse de Berlioz, soit une *Messe solennelle* découverte tout récemment dans une église d'Anvers, en Belgique, il reviendra à Montréal pour assister à la deuxième partie des *Troyens*.

Et Françoise Pollet qui a déjà été l'invitée du Festival de Lanaudière, se permet d'inviter tous les mélomanes à découvrir *Les Troyens*, déplorant que ses compatriotes sans doute obnubilés par Wagner, aient été si lents à apprécier ce chef-d'œuvre de Berlioz «pour autant l'un des leurs et surtout l'un des compositeurs les plus importants du patrimoine musical de France». Une opinion partagée par Hugh Macdonald qui s'intéresse de près à l'art lyrique français dont il se fait l'exégète en le jugeant «toujours différent et coloré», se référant à son favori, Berlioz bien sûr, mais également Bizet, Gounod, Massenet, Debussy et Ravel...

Ces commentaires du musicologue anglais Hugh Macdonald valent leur pesant d'or, lui qui est une sommité internationale de l'œuvre de Berlioz et qui est venu prodiguer ses conseils à l'équipe de l'OSM pour l'exécution orchestrale de cette première version de concert des *Troyens* au Canada. L'enregistrement de cette œuvre par Decca-London à l'église Saint-Eustache d'ici le 23 octobre est fort attendu et il risque de remporter un grand succès mondial, dans la même veine que le *Pelléas et Mélisande* de Debussy.

Une fascination pour les grands auteurs

Hector Berlioz (1803-1869) éprouvait une fascination particulière pour les grands auteurs, Shakespeare, Goethe, Beethoven, mais Virgile était son préféré au point «de pleurer à chaudes larmes quand son père lui lisait du Virgile», rappelle l'historien Macdonald. «Tout jeune il souhaitait traduire cette admiration dans une œuvre d'envergure, ce qu'il réalisa à l'âge de 53 ans en écrivant à la fois la musique et le livret des *Troyens*».

Les dimensions incroyables de cet opéra, cinq actes, dix scènes, plus de

cent chanteurs et figurants, de la danse, de la pantomime, etc. représentaient un tel défi que les grandes troupes comme l'Opéra de Paris ont hésité longtemps à relever. Si bien que Berlioz a dû se contenter de n'en voir que des fragments de son vivant. Ce n'est qu'en 1990, plus de vingt ans après sa mort qu'une première production fut présentée en allemand à Karlsruhe. La première nord-américaine a eu lieu à Boston en 1955, précédant le Met de New York en 1973, avec une reprise en 1983 et une autre en novembre prochain.

Justement la soprano française

THEATRE IL VA SANS DIRE

LE THEATRE DE LA MANUFACTURE

Cabaret NEIGES NOIRES

COMPLET du 8 au 20 oct. à 20 h
QUELQUES PLACES LES 8 ET 16 À 23 H 30

du 8 au 30 octobre
du mardi au vendredi, 20 h
2 représentations le samedi, 20 h et 23 h 30

Un spectacle bouleversant, cruel, puissant, burlesque, grotesque, provocant, troublant, sauvage, délirant! De la pure dynamite théâtrale!

Dominic Champagne
Jean-François Caron
Jean-Frédéric Messier
Pascale Rafie
André Barnard
Marc Bédard
Julie Castonguay
Norman Helms
Roger Larue

Suzanne Lemoine
Wajdi Mouawad
Catherine Pinard
Dominique Quesnel
Claude Boissonneault
Guy Côté
André Labbé
Serge Tremblay

Hydro-Québec
Le meilleur de nous-mêmes
BELAIR
COMPAGNIE D'ASSURANCES

Gérard Van Houtte
GEORGES LAQUIN
BANQUE NATIONALE
ESSO
RESTAURANT THEATRE
4559 RUE PAPINEAU
523-2246

LES GARÇONS
COIFFEURS
C & D INC.
HOMMES - FEMMES

"NOUVEAUTÉ DÈS L'AUTOMNE"
CELLOPHANE + COULEUR
SANS OXYDANT
COMPLÈTEMENT NATUREL
DEMANDEZ HAROLD!

5272, ST-LAURENT
MONTREAL, QUEBEC
Tél.: (514) 948-6206
Ouvert du lundi au samedi

Hydro-Québec
présente le

Festival International de Nouvelle danse

Montréal 1993
29 septembre-9 octobre



L'explosive danse britannique!

16 grandes compagnies de danse
3 premières mondiales
8 premières nord-américaines
Des événements spéciaux:
Danse Midi, rencontres avec les chorégraphes, films et vidéos, conférence et tables rondes.

Danse Midi

Série de spectacles consacrée à la relève canadienne mettant en vedette la Compagnie 60 cm de fond, Sylvie Desrosiers, Nicole Font, Nathalie Hébert, Diane Loizelle et Denys Lefebvre, Suzanne Miller, Chantal Malard, Manon Olinig, Marie Parisella, Sara Porter, Jeremy Weichsel et Hetty King. De plus, trois des compagnies en spectacle au FIDP présenteront aussi de courts extraits de leurs œuvres: The Michael Clark Company, Annamiri van der Pluijm et Serge Bennathan qui signe une pièce pour Katherine Labelle. Complexe Desjardins, Entrée libre 29, 30 sept., 4, 5 oct. midi / 1^{er} oct. 12 h 30

Rencontres avec les chorégraphes

30 sept.: Michael Clark
5 oct.: Jean-Pierre Perreault
9 oct.: Bill T. Jones
Théâtre du Café de la Place, Place des Arts à midi
Entrée: 3\$. Rens.: 285-4253

Info-Danse 514.521.1212

Billetterie centrale: Agora de la Danse, 840 rue Cherrier, Métro Sherbrooke, Autobus 24

ADMISSION

Commandes téléphoniques (plus frais)
514.790.1245 et 1.800.361.4595

*Les billets des spectacles de la Place des Arts sont aussi en vente aux guichets de la P.D.A. 514.842.2112

IMPORTANT

Les billets des spectacles de la Salle Pierre-Mercure sont en vente à la billetterie de cette salle (987-6919), à l'Agora de la Danse et sur Ticketmaster 514.790.1111

	Place des Arts Théâtre Maisonnette	Salle Pierre-Mercure	Musée d'art contemporain Salle multimédia	Théâtre d'Aujourd'hui	Agora de la Danse Studio	Agora de la Danse Espace Tangente	Cinéma O.N.F.	Complexe Desjardins
Oct.	20 h 30	21 h	18 h 30	19 h	19 h	17 h 30	19 h	12 h
5 2	Compagnie Marie Chouinard	Compagnie Michèle Anne De Mey	Shakespeare Company Complexe	DVB Physical Theatre	Dansers Studio / Beppie Blankert	Annamiri van der Pluijm	Film Strange Fish (DVB)	
D 3	Compagnie Marie Chouinard		Shakespeare Company Complexe	DVB Physical Theatre	Dansers Studio / Beppie Blankert	Annamiri van der Pluijm	Film Strange Fish (DVB)	
L 4		Fondation Jean- Pierre Perreault					Film Strange Fish (DVB) SUPPLÉMENTAIRE à 20 h 30	Danse Midi
M 5		Fondation Jean- Pierre Perreault			Jonas G. Complexe	Annamiri van der Pluijm		Danse Midi
M 6	Ultima Vez		Hélène C. Complexe	DVB Physical Theatre	Jonathan Burrows Group	Ann P. Complexe		
J 7		Dancemakers	Hélène Blackburn Cas public	DVB Physical Theatre		Annamiri van der Pluijm		
V 8	Bill T. Jones / Arnie Zane Dance Company			DVB Physical Theatre	Angela Margarit** Mudances	Annamiri van der Pluijm		
S 9	Bill T. Jones / Arnie Zane Dance Company	Le Ballet du Fargistan**			Angela Margarit Mudances			

*Première mondiale
**Première nord-américaine



Communications
Canada



Gouvernement du Québec
Ministère
de la Culture



Ville de Montréal
Commission d'histoire et
de développement culturels
(CHDC)



Affaires extérieures et
Commerce extérieur Canada



Le meilleur de nous-mêmes

The British Council



Hydro-Québec



Hydro-Québec

DONNEZ-MOI DES AILES

SOCIÉTÉ
POUR LES
ENFANTS
HANDICAPÉS
DU QUÉBEC



2300 ouest, boulevard René-Lévesque,
Montréal (Québec) H3H 2R5
Tél.: (514) 937-6171

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

L'exploration musicale d'une île lointaine

Une série de parutions laissent croire à un regain d'intérêt pour la musique de Martinu

ANTONIN KUBALEK (PIANO)
Martinu, 16 «Études et Polkas»
 H.308; Buczynski, «24 Préludes»
 (The august collection, 1987).
 Musica Viva MVCD 1059.

RUDOLF FIRKUSNY (PIANO)
Martinu, «Ritournelles» H.227,
 «Fantaisie et Toccata» H.281, «Sonate»
 H.350, «Julietta» H.253
 (transcription de Firkusny), 9
 «Études et Polkas» H.308.
 RCA Victor 7987-2-RC.

MARTINU: «CONCERTINO POUR TRIO AVEC
 ORCHESTRE À CORDES» H.232
 Avec Josef Suk (violin), Josef Chuchro
 (violoncelle), Jan Panenka (piano);
 «Inventions» (Concerto no.4)
 H.358, avec Emil Lechner (piano),
 l'Orchestre Philharmonique Tchéque,
 dir. Vaclav Neumann; «Lidice»
 (Poème symphonique) H.296; «Les
 fresques de Piero della Francesca»
 H.352, Orchestre Symphonique de la
 Radio Slovaque, dir. Otakar Trhlik.
 Campion RRCD 1318.

CAROL BERGERON

Au programme des deux «concerts
 gala» des 26 et 27 octobre,
 Charles Dutoit dirigera la *Sixième symphonie*
 H.343 de Bohuslav Martinu,
 œuvre méconnue d'un compositeur
 tchèque méconnu que les historiens
 de la musique placent pourtant à la suite
 de Smetana, Dvorak et Janacek —
 né en Bohême en 1890, il s'exila en
 France à l'âge de 33 ans; la guerre
 l'obligea à retravailler aux États-Unis
 (1941) qu'il quitta, 12 ans plus tard,
 pour retourner vivre en Europe pour y
 partager le reste de son existence
 entre Nice, Rome et la Suisse où il
 s'éteignit en 1959.

Verra-t-on un jour prochain un regain
 d'intérêt durable pour la musique
 de cet habile et prolifique compositeur
 qu'il faudra choisir dans un corpus
 contenant près de 400 partitions: six
 symphonies, 30 concertos, 70 œuvres de
 musique de chambre, 15 opéras, 12
 ballets, etc. Bien qu'il ait d'abord reçu
 une formation de violoniste — il occupa
 même, pendant les trois années qui
 précéderent son départ pour Paris, un
 pupitre de second violon à la Philhar-
 monie Tchéque qui dirigeait alors Vaclav
 Talich — sa connaissance relative
 du piano ne le retint pourtant pas
 d'écrire abondamment cet instrument
 qu'il aimait tout particulièrement: seul
 ou avec d'autres, on le retrouve dans
 au-delà de 200 morceaux.

Martinu définit ainsi les principales
 influences de son langage musical: le
 folklore tchèque, la musique française
 — en particulier celle de Debussy (au-
 quel on peut encore ajouter Dukas,
 Roussel, avec qui il étudia, Honegger,
 Poulenc et Milhaud) — le *madrigal éti-*
sabéthain et le *concerto grosso* italien.
 Au contact de la France, son écriture
 s'occidentalisa, perdant ainsi la rugosité
 qu'elle aurait pu hériter d'un Leos
 Janacek.



Martinu et Firkusny, à Marseille, en octobre 1940

En regard du nombre impression-
 nant de ses compositions, sa discog-
 raphie actuelle semblera plutôt
 maigre — bien que le centenaire de
 sa naissance (1990) ait sus-
 cité certains efforts que re-
 flette surtout le catalogue
 Supraphon.

L'intégrale des *Sympho-*
nies compte au moins trois
 versions: une première si-
 gnée Neeme Jarvi à la tête
 de l'Orchestre Symphonique
 de Bamberg (parue chez Bis),
 une autre avec Vaclav Neumann
 et l'Orchestre Philharmonique
 Tchéque (chez Supraphon)
 mais, selon certaines
 sources, la réalisation des
 lectures de Claus Peter
 Flor et de l'Orchestre Sym-
 phonique de Berlin (chez RCA)
 serait encore meilleure.

Un point d'ancrage

Dans le domaine de l'opéra (chanté
 en français), l'éditeur Chant du Mon-
 de a remis à son catalogue CD: *La co-*
médie sur le pont H.247 (au pupitre,
 Manuel Rosenthal, 1963), Alexandre
 Bis H.255 (au pupitre, Jean Doussard,
 1969) *Juliette ou la clé des songes*
 H.253 (au pupitre, Charles Bruck
 avec la distribution de la création pari-
 sienne, 1962). Or de cet ouvrage pré-
 senté pour la première fois à Prague
 en 1938 sous la direction de Vaclav
 Talich, Martinu tira une *suite sympho-*

nique et autorisa son compatriote et
 ami Rudolf Firkusny à en extraire la
 matière d'une transcription pour pia-
 no qui se trouve dans l'enregistre-
 ment RCA ci-haut mention-
 né.

Au contact de la
 France, l'écriture
 de Martinu
 s'occidentalisa,
 perdant ainsi la
 rugosité qu'elle
 aurait pu hériter
 d'un Leos
 Janacek.

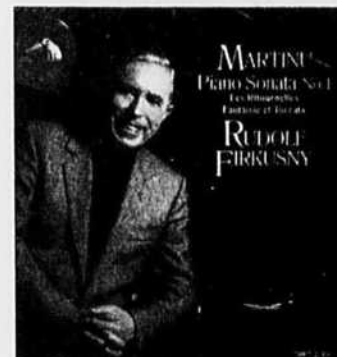
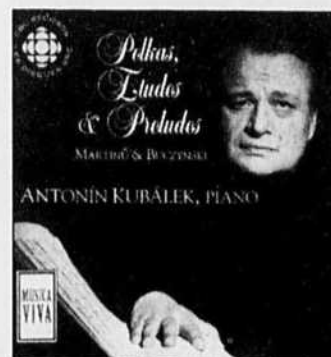
H.237 (1935), avec Vaclav Talich, et
 le *Quatrième* (sous-titré *Incantation*)
 H.358 (1956), avec Leopold Stokows-
 ki; le troisième *Concerto* H.316
 (1948) et la *Fantaisie et Toccata*
 H.281 (1940), lui furent dédiés. Un
 autre pianiste, Rudolf Serkin se vit of-
 frir la *Sonate* H.350 (1954), alors que
 les *Ritournelles* H.227 (1932) et les
 trois cahiers des *Études et Polkas*
 H.308 (1945) demeurèrent sans dé-
 dicataire. A noter que bien que le cata-
 logue chronologique des œuvres
 d'Erismann n'y fasse pas allusion, il
 semblerait que Harry Halbreich
 (d'où la lettre «H» précédant le nu-
 méro de l'œuvre) ait lui aussi utilisé

la même numérotation pour établir
 son propre catalogue.

Le lien qui rassemble les trois
 disques que je propose est le piano.
 Or avant de conclure à la qualité ex-
 ceptionnelle des interprétations, ce
 qui ne saurait être ici le cas, il
 convient sans doute mieux de propo-
 ser un point de contact avec l'œuvre
 éminemment séduisante d'un musi-
 cien «pour qui l'émotion restait le mo-
 bile premier de la création artistique»
 (Erismann). L'exploration d'une île
 ne passe-t-elle pas d'abord par un lieu
 d'ancrage?

Le disque de Firkusny en dehors
 de son caractère évident d'authentici-
 té, offre l'avantage d'un survol assez
 large (1932 à 1955) de la maturité de
 Martinu. Un seul regret peut-être: à
 76 ans, le pianiste n'a plus suffisam-
 ment d'énergie pour soutenir la bra-
 voure de certaines pages. Plus jeune
 (57 ans), Antonin Kubalek fait un
 meilleur usage des *Études et Polkas*
 qu'il prend la peine de toutes jouer
 — sur 16 pièces, Firkusny n'en re-
 tient que neuf.

Bien qu'habitant Toronto depuis
 1968, ce pianiste n'en demeure pas
 moins originaire de Tchécoslovaquie
 et très près de ses racines. Quant au
 disque Campion, qu'il suffise de dire
 qu'on y trouve rassemblées, des mu-
 siques qui permettent d'apprécier la
 richesse de la palette orchestrale de
 Martinu dont *Les fresques de Piero*
della Francesca fournissent l'un des
 plus beaux exemples.



Le corpus Martinu contient près de 400
 partitions: six symphonies, 30 concertos,
 70 œuvres de musique de chambre,
 15 opéras, 12 ballets, etc.

La musique CONTEMPORAINE

Walter Boudreau, directeur artistique de la SMCQ Photo: Bruno Massenet

La grande musique bouscule les habitudes

SMCQ 28^e saison

Société de musique contemporaine du Québec
 Walter Boudreau, directeur artistique

**Tous les concerts ont lieu le jeudi à 20 heures à la
 Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau**

Abonnements disponibles à 120 \$, 85 \$ ou 45 \$,
 étudiants et aînés 55 \$ ou 30 \$; entrée gratuite pour les jeunes de 15 ans et moins

Avec chaque abonnement complet vous courez la chance de gagner des laissez-
 passer ou des abonnements au Musée d'art contemporain, au Théâtre du nouveau
 monde, au Centre Canadien d'Architecture, aux Grands Ballets Canadiens et aux
 Rendez-vous du cinéma québécois.

**POUR RECEVOIR LE DÉPLIANT DE SAISON:
 843-9305**



Il danse avec les loups

Demain 20 h

Des images grandioses! Une interprétation magistrale de Kevin Costner!
 Voyez en primeur «Il danse avec les loups» gagnant de 7 Oscars dont
 celui du meilleur film. À voir et à savourer.

L'AUTRE
TÉLÉ.
L'AUTRE
VISION.Radio
Québec15 ans
de culture

GEO

JE VEUX MA LIBERTÉ!

AGENDA

ARTS VISUELS



GALERIE ELCA LONDON: 1616 Sherbrooke ouest, Montréal (931-3646)—Oeuvres de Drouin, Hugbo, Forestau, Udell et Yvriy—«Transvida», de Michèle Drouin, jusqu'au 20 oct.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575, boul. Saint-Laurent, bureau 222, Montréal (845-1478)—«Pérahim: Les bruits derrière le miroir», exposition de l'artiste Jules Pérahim, présenté jusqu'au 14 nov.

GALERIE MACZARINE: 1448 ouest Sherbrooke, Montréal (982-6566)—Oeuvres de Christoph Dornier, jusqu'au 2 oct.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 rue Bonsecours, Montréal (875-8281)—Oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle et autres.

GALERIE OBSERVATOIRE 4: 372 ouest Ste-Catherine, ste 426, Montréal (866-5320)—Photographies de Louise Harvey et Ricardo Gaudi, jusqu'au 9 oct.

GALERIE PARCHEMINE: 50 St-Paul ouest, suite 02, Montréal (845-3368)—Encadrements réalisés par les étudiants de la galerie jusqu'au 4 oct.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851)—Sculptures de Peter Wilde jusqu'au 3 oct.—Oeuvres récentes de Sylvain Cousineau, du 7 au 31 oct.

GALERIE ROCHEFORT: 350, rue Saint-Paul ouest, Montréal (284-1774)—«Objets choisis», œuvres de David, Fleming, Lapointe, Graham, Mihalcean, Murphy et Sauvé jusqu'au 31 oct.—Trevor Gould, installation in situ, vitrines donnant sur la rue St-Pierre, jusqu'au 31 oct.

GALERIE DU SAC: UdeM, 2332 Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal—L'exposition «Le regard» de Gisel Saint-Hilaire, Katherine Paré et Lyne Legault, du 7 au 28 oct.

GALERIE SEKAI: 4281 ouest Notre-Dame, Montréal—«Jardin mystère», sculptures d'Aclair, Bélanger, Chato, Connors, Ducharme, Paré, Szasz, Svetlovsky, Tway et Zappata, du 6 oct. au 23 oct.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke espace 311A, Montréal (842-4021)—Oeuvres sur papier photographique de Francine Desmeules, jusqu'au 3 oct.

GALERIE STORNAWAY: 1069, rue Bleury, Montréal (878-9302)—Leah Modigliani, «Addressing the sanctity of suffering», jusqu'au 9 oct.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine ste 555, Montréal (845-5555)—Oeuvres de Suzanne Dubuc et Paul Lacroix au 23 oct.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637)—Oeuvres récentes de Louise Scott du 2 au 15 oct.

GALERIE V.A.V.: 1395 ouest boul. René-Lévesque, Montréal (848-7434)—Wendy Castles et Tessa Windt, du 4 au 9 oct.—Christopher Kukura et Katherine Prefontaine, du 11 au 16 oct.

GALERIE ZANETTIN: 28, Côte de la Montagne, Québec (418-692-1055)—Oeuvres récentes du peintre Armand Côté, du 3 oct. au 17 oct.

LE GÉSÙ: 1200 rue de Bleury, Montréal (861-4378)—Journée porte ouverte le 3 oct., à partir de 13 h. Présentation des différents volets du Centre de Créativité, spectacles de musique et de danse, lecture de poésie,

expositions, visite guidée—Exposition des œuvres récentes d'Ann Smart. Jusqu'au 17 oct.—Pallag Khudavardian, huiles sur toile et dessins, jusqu'au 17 oct.

GILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6091)—Oeuvres de Hanna Back, jusqu'au 9 oct.

MAISON D'ART FRA ANGELICO: 1320 Wolfe, Montréal (522-9990)—«Vénus en clôture», œuvres de Jean-Guy Meister, jusqu'au 2 oct.

MAISON HAMEL-BRUNEAU: 2608 chemin Saint-Louis, Sainte-Foy (418-654-4325)—«Imaginaires d'architecture», jusqu'au 7 nov.

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue du Pont, Montréal (872-5913)—«Instants divers volet 2», du 3 oct. au 3 nov.—«Espace à création», de Sylvie Davidson, Louise Guertin, Jocelyne Fortin et Lise René, du 8 oct. au 7 nov. Vernissage dim. 10 oct. à 14 h.

MICHEL TÉTREAULT ART INTERNATIONAL: 55 rue Prince, Montréal (878-ARTS)—Hommage à Riopelle, l'autre grand timonier... L'exposition présente «L'hommage à Rosa Luxemburg», fresque de 150 pieds et se complète d'une cinquantaine d'œuvres inédites, tirées de la dernière décennie, dont les «Oeuvres vivres», jusqu'au 7 nov.

LE NATURALISM: 84 Dalhousie, Québec (418-692-1515)—Expositions permanentes: Le Monde et Le Pays du St-Laurent—Exposition temporaire des peintres naturalistes Jean-Luc Grouin et Pierre Leduc.

OBORO: 4001 Berri ste 301, Montréal (844-3250)—Oeuvres de Sutapa Biswas, jusqu'au 10 oct.

OCURRENCE: 911 est, Jean-Talon, Montréal (495-3353)—Exposition de photographies de Pierre Tremblay, Howard Gerry et Peter Sramek, jusqu'au 17 oct.

L'OEIL DE POISSON: 25 ouest boul. Charest, Québec (418-648-2975)—Oeuvres de Sylvie Bussières et de Jacques Desruisseaux, au 17 oct.

OPTICA: 3981 St-Laurent, espace 501, Montréal (287-1574)—Oeuvres de Barbara Claus, André Clément et Laura Letinsky, au 9 oct.

REGART: 67 Côte du Passage, Lévis—«Court-circuit», sculptures de Pierre Troilster, du 3 au 17 oct.—«Le chantier d'escapade», sculptures de François Mathieu, du 3 au 17 oct.

SKOL: 279, Sherbrooke ouest, espace 311A, Montréal (842-4021)—Francine Desmeules jusqu'au 3 oct.

STUDIO CORMIER: 3450 St-Urbain, Montréal (878-ARTS)—Oeuvres de Nathalie Caron et Georg Mühleck, jusqu'au 3 oct.

WADDINGTON & GORCE INC.: 2155 rue Mackay Street, Montréal (847-1112)—Oeuvres récentes de Rose Lindzon, du 2 au 28 oct.

MUSÉES

UMUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6226)—La Collection: second tableau jusqu'au 24 oct.—Le jardin de sculptures, œuvres d'artistes québécois—Sylvie Readman: Champs d'éclipses, au 10 oct.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL: 2929 rue Jeanne-d'Arc, Montréal (259-2575)—«Lignes discontinues», rétrospective de l'œuvre d'Emmy van Leersum (1930-1984), du 8 oct. au 12 déc.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145, rue Wilfrid-Orbail, Joliette (756-0311)—Oeuvres choisies, Holly King, jusqu'au 14 nov.—«Traits d'horizon», de Guy Nadeau, jusqu'au 14 nov.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)—A partir de dessins d'enfants, jusqu'au 30 janv.—Pavillon Benajah Gibb: Jean-Paul Lemieux, jusqu'au 31 oct.—Louis Archambault: essai de renouvellement formel de quelques symboles

mystiques, jusqu'au 31 oct.—Champ, jusqu'au 24 oct.—Collection permanente

MUSÉE BON-PASTEUR: 14 rue Couillard, Vieux-Québec (418-694-0243)—Histoire religieuse, sociale et culturelle du Bon-Pasteur du Québec. Visites guidées sur demande

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull—Les Inuit et Diamond Jenness, jusqu'au 1er mai 94—Les avatars de la féminité au 19e siècle, jusqu'au 16 janv. 94—Altan—C'est ainsi que nous vivons, jusqu'au 17 avril

MUSÉE (CENTRE) CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7026)—À la découverte de Rome: Piranèse et ses contemporains, jusqu'au 2 janv. 94—La fête de la Chine: L'architecture éphémère dans la Rome du XVIIIe siècle, jusqu'au 2 janv. 94—Letters from the People: Photographies de Lee Friedlander, jusqu'au 28 nov.

MUSÉE DE CHARLEVOIX: 1 chemin du Havre, Pointe-au-Pic—Les Dames de l'Accueil Bellevue—Gérard Deschênes maquette de bateau—L'éclatisme de Roland Gagné

MUSÉE DU CHÂTEAU RAMEZAY: 280 rue Notre-Dame Est, Montréal (861-3708)—Exposition permanente: peintures, sculptures, médailles, arts décoratifs, gravures et dessins, du 18e au 20e siècle

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158)—Expositions permanentes: Mémoires, Objets de civilisation, La barque, Messages—Drôles de zèbres, jusqu'au 10 oct.—Nomades, jusqu'au 14 nov.—Travailler: nouveau mode d'emploi, jusqu'au mars 94—Un art de vivre: le meuble de goût à l'époque victorienne, du 19 oct. au 24 avril 94.

LE MUSÉE DE LACHINE: 110 Chemin LaSalle, Lachine (634-3471)—Les collections du Musée «Mises en situation», jusqu'au 31 déc.—Photographies de Serge Tousignant, jusqu'au 3 oct.—Oeuvres de Sarla Voyer, jusqu'au 10 oct.—Oeuvres récentes d'Agnès Dumouchel, au 31 déc.—Les marionnettes du Micheline Legendre, au 31 déc.—«Le sommeil d'Ophélie», installation d'Agnès Dumouchel, au 31 déc.

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108)—Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence.

MUSÉE MARCIL: 349, rue Riverside, Saint-Lambert (671-3098)—«Terra incognita», volet «D'hier à demain», jusqu'au 21 nov.

MUSÉE MCCORD D'HISTOIRE CANADIENNE: 690 ouest rue Sherbrooke, Montréal (398-7100)—Exposition «L'art du savoir-vivre: les régimes vestimentaires au XIXe siècle jusqu'au 30 janv. 94—Les premières nations du Canada, jusqu'au 9 nov.—1900: le Québec à un tournant, jusqu'au 3 avril 94—Peintures et dessins de Henry Bunnett, jusqu'au 27 fév. 94

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150)—Vestiges, collection permanente d'artefacts, et animation—Du wampum à la carte de crédit—Expositions permanentes

MUSÉE POUR RIRE: 2111 St-Laurent, Montréal (InfoMusée: 845-4000)—Exposition Histoire drôle, extravagante épopée de l'humour, mar. au sam. de 13h à 22h, dim. de 13h à 19h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150)—La Hollande du 17e siècle: des paysages fabriqués par l'homme, dépeints par l'homme, jusqu'au 31 oct.—Ayot et son museum circus, jusqu'au 17 oct.—

Sculpture contemporaine du Musée, jusqu'au 17 oct.—Cachots au temps de la prison de Québec—Touraille du pavillon Baillargé. Oeuvre de David Moore—R.C.: Adrien Hébert, jusqu'au 3 oct.

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES: 431 boul. Roche, Vaudreuil (455-2092)—Oeuvres de Jean-Guy Mongeau, jusqu'au 3 oct.—Oeuvres de Jenny Helliers du 9 au 31 oct.

MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (418-692-2843)—Huit musées en un, jusqu'en déc. 94—Les garde-manger de la ville, jusqu'au 20 fév. 94—Souvenirs d'Égypte, jusqu'en déc. 94—Passions et collections, jusqu'au 9 janv. 94—Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, jusqu'en avril 94—Le patrimoine religieux, jusqu'en déc. 94—Orfèvrerie, jusqu'en déc. 94—Si la Saint-Jean m'était contée, jusqu'au 5 juin 94

MUSÉE UPLAND: 50, rue Park, Lennoxville (819-823-0221)—«Festibois, exposition d'œuvres de 12 artisans célébrant le bois, jusqu'au 14 oct.

MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC: (872-8749)—Porcelaines des compagnies des Indes, jusqu'au 24 octobre.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal (872-6889)—Mois de la photo à Montréal, photographes de S. Andrews, A. Ramsden, A. Renwick, C. White et K. Campbell, jusqu'au 10 oct.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (872-7882)—Le mois de la photo à Montréal, photographes de R. Muirhead, G. Staats, M. Egan, K. Yee et D. Rasmus, jusqu'au 10 oct.

MAISON DE LA CULTURE MAISONNEUVE: 4120 est Ontario, Montréal (872-2200)—Exposition d'un montage de photos sur la vie quotidienne au Nicaragua à la Bibliothèque du cégep Maisonneuve, du 7 oct. au 14 nov.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044)—Photo-Perceptions, paysages urbains, jusqu'au 3 oct.—L'histoire des techniques photographiques, jusqu'au 3 oct.—Contraste de paysages, jusqu'au 3 oct.—Exposition des membres de l'Association pour le développement des arts visuels à Montréal, du 7 oct. au 31 oct.—Vie sauvage en Arctique: L'Art Inuit du 7 au 31 oct.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal (872-8755)—La relève photographique, œuvres d'une dizaine de jeunes photographes, jusqu'au 17 oct.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal (872-2157)—Dix photographes présentent leur vision de Montréal, jusqu'au 10 oct.—La culture québécoise vue par Plume Latraverse, jusqu'au 24 oct.—Danse Danse mon bonhomme, L'illusion Théâtre de marionnettes, jusqu'au 24 oct.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal (872-2266)—Hôtel, les héros sont fatigués, œuvres gravées et installation de Françoise Lavoie, du 5 au 31 oct.

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT LA PETITE PATRIE: 6707 ave Delormier, Montréal (872-1730)—Le mois de la photo à Montréal, Prairies de George Webber, jusqu'au 3 oct.—La grille québécoise dans l'illustration du livre pour enfants, jusqu'au 24 oct.

• CULTURE •

MÉDIAS

Une interprétation globale du Québec

Radio Québec lance une série de 38 épisodes hebdomadaires de trente minutes s'échelonnant sur trois ans

PASCALE PONTORÉAU

Dès demain, Radio Québec diffusera à partir de 17h30, la première émission de sa série *Les pays du Québec*. D'ici à Noël, les téléspectateurs pourront apprécier douze des trente-huit épisodes hebdomadaires de trente minutes prévus, qui s'échelonnent sur trois années successives.

Animée par Michel Rivard, la série présente l'histoire du Québec à partir du développement de ses régions. Ainsi, pour la première partie, qui respecte la chronologie historique, quatre épisodes concerneront Montréal, trois s'attacheront à la ville de Québec, trois autres traiteront des régions et deux évoqueront les Amérindiens.

Si la recherche générale a été assurée par l'Institut québécois de recherche sur la culture sous la direction de Fernand Harvey, chaque scénario a été laissé aux mains de maisons de production régionales. Chacun des documentaires conçus à l'aide d'archives iconographiques et de mises en situation historiques, accordera du temps aux interventions de spécialistes historiens, sociologues ou simples individus qui relateront leurs souvenirs.

Le premier épisode montréalais, *La croix et le castor*, le 24 octobre, traitera de son passé colonial: l'arrivée des fondateurs, la traite des fourrures et la guerre de la Conquête. Le second *Mouvements et murs*, le 9 novembre, évoquera la rencontre de Clovis, un Montréalais de souche, et de Eileen, une immigrante irlandaise. Derrière la romance de ces deux personnages s'inscrira en filigrane l'évolution économique de la ville aux 18 et 19e siècles. Troisième partie, *L'ancienne métropole*, le 5 décembre, parlera des identités du début du siècle et du changement de visage ethno-culturel. Anglophones, Italiens et représentants de la communauté juive s'expliqueront. Enfin, dernier volet le 12 décembre avec *La métropole du Québec* qui s'attachera à l'expansion d'après-guerre.

L'histoire de Québec et de ses en-

virus des origines à 1800 sera évoquée, dès demain, lors du premier épisode de la série. *L'habitation*. Principalement, le documentaire abordera l'arrivée de Samuel de Champlain, l'alliance avec les Hurons et les Algonquiens et le peuplement de la région. Deuxième chapitre sur la capitale, le 31 octobre, avec *Le vent dans les voiles* qui s'attachera au rôle politique de la ville. Dernier épisode sur

Québec *Une ville à la carte* qui conclura aussi la série, le 19 décembre prochain. Cette fois, ce sera le visage contemporain qui sera dépeint au travers de la vie économique, du rapport entre crise et prospérité et de l'union puis de la séparation entre l'Etat et l'Eglise.

Ce sont les régions de la Côte-du-Sud, *Le fleuve ou la mer*, de Charlevoix *Une histoire de regard* et de la Beauce *Une rivière un pays* qui tiendront la vedette lors des émissions du 14, 21 et 28 novembre. A chaque fois, un portrait géographique soutiendra une approche des collectivités vouées à l'exploitation forestière, agricole et marine dans les premiers cas; artistique dans le second. Des témoignages d'historiens, beaucerons parleront du peuplement de cette région.

Enfin, les reportages des 10 et 12 octobre prochains évoqueront la situation des autochtones. D'une part *Le monde iroquoien*, attaché à la répartition géographique des autochtones avant l'arrivée des Européens, leur mode de vie, leurs échanges économiques, leurs alliances et rivalités avec les colons. D'autre part, *Le monde algonquien* illustrera leurs conditions de vie économique et culturelle depuis le 19e siècle. Le développement vu par les Blancs, mais aussi les relations entre Amérindiens et gouvernements, les causes de l'acculturation et du retranchement territorial. Vu l'éventail des sujets qui seront traités tout au long de cette série, il est fort à parier que Radio-Canada s'empressera de concevoir un *Ton pour un* pour l'occasion!

NOS CHOIX À LA TÉLÉ

SAMEDI

•EUROPA, EUROPA•

Agnieszka Holland, qui a réalisé «Oliver, Oliver» et récemment «Le jardin secret», avait d'abord livré en 1990 une oeuvre très forte, avec cette histoire d'une jeune Juif allemand obligé de travailler pour les Nazis pendant la guerre et qui tente de camoufler son identité.

Radio-Canada, 20 h

•FUNNY BUSINESS•

Pourrait être assez bien fait, comme c'est souvent le cas à la télé «culturelle» américaine. Première d'une série de cinq émissions sur l'histoire de la comédie à la télé, avec le cas «Murphy Brown» étudié ce soir.

PBS 33, 22 h

•PLAISIR DE LIRE•

Pauline Harvey en entrevue, et la magnifique comédienne Sylvie Drapeau nous parle de ses romans préférés.

Radio-Québec, 22 h

•BAS LES MASQUES•

Un vieux drame d'espionnage de Sydney Lumet, version de «The Deadly Affair», adapté d'un texte de John Le Carré. Il paraît que c'est très fort et que le suspense est parfait. Les acteurs sont pour le moins intéressants: James Mason, Simone Signoret et Maximilian Schell.

Radio-Québec, 22 h 30

•LA MAISON ASSASSINÉE•

Une autre adaptation policière, cette fois-ci d'un fort roman de Pierre Magnan. Résultat moyen, mais les fans ne pas voudront rater Patrick Bruel dans le rôle principal.

Radio-Canada, 23 h 15

DIMANCHE

•LES PAYS DU QUÉBEC•

Une nouvelle série qui veut faire découvrir l'histoire du Québec, présentée par Michel Rivard.

Radio-Québec, 17 h 30

•DÉBAT DES CHEFS•

Kim Campbell, Jean Chrétien, Lucien Bouchard, Preston Manning et Audrey McLaughlin ensemble: on se surveille, on analyse chaque phrase, on va peut-être s'empoigner, on lancera sûrement quelques promesses vagues. On peut toujours ironiser, mais il faut se souvenir que ce genre de débat peut représenter un tournant majeur pour toute campagne. Madeleine Poulin anime, un panel de journalistes (Marie-Hélène Poirier, Denise Bombardier, Daniel Lessard) pose les questions, Simon Duriva dirige les interventions de l'auditoire, et à 22 h Bernard Derome analyse le tout avec des invités.

Radio-Canada, CBC, 20 h

•JAMAIS SANS MA FILLE•

Sally Field dans l'adaptation de ce best-seller mondial, sur cette américaine forcée par son mari iranien de vivre à la mode intégriste.

TVA, 20 h

•IL DANSE AVEC LES LOUPS•

Décidemment, c'est la soirée des grosses cotes d'écoute. Le mega-succès de Kevin Costner sur le méchant américain qui devient bon au contact des pauvres sioux exploités. Ca demeure bien fait.

Radio-Québec, 20 h

•TETE-À-TETE•

Je parierais que cette rencontre au sommet entre Lise Payette et Diane Dufresne risque d'être fascinante.

TVA, 22 h

Paul Cauchon

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

□ = sous-titré / codé	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Le Télé-journal	Raison passion	Vivre à Northwood	C'est juste une farce!	Cinéma: Europa, Europa—All. 90 Avec Maro Hofschneider et Julie Delpy					Le Télé-journal	Cinéma: La maison assassinée Fr. 87— Avec Patrick Bruel		
3 WCAX (CBS) Burlington	News	News	Entertainment Tonight		Dr. Quinn, Medicine Woman		Harts of the West		Walker, Texas Ranger		News	Designing Women	The Golden Girls
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	News	News	Jeopardy!	Wheel of Fortune	The Mommies	Cafe American	Empty Nest	Nurses	Sisters	News		Saturday Night Live	
6 CBMT (CBC) Montréal	Harts of the West		Baseball: Toronto vs Baltimore						Empty Nest	The Mommies	The National	Country Beat/23h40	
10 CFTM (TVA) Montréal	Cinéma: Coeur circuit— Am. 86 Avec Steve Guttenberg et Ally Sheedy				Chantage au KGB— Am. 88 Avec Sidney Poitier et River Phoenix				Supercopter		Le TVA, éd. réseau TVA sports et loterie		Ciné-Lune
12 CFCF (CTV) Montréal	News	Québec Country 93	Star Trek: The Next Generation		Bordertown		Counterstrike		The Commish		News, Lottery		Cinéma 12
15 TV5 (Télé Francophones)	La fête à Montréal	Dossiers justice	Journal de TF1	Vision 5	Thalassa		Jeux sans frontières		Télé-tourisme	Le cercle de minuit		Bermuda (23h50)	Journal télé-suisse
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Pousse-Pousse	Omni-Science	Mers et merveilles		Parler pour parler		3 gars, un samedi soir		Plaisir de lire	Cinéma: Bas les masques— G. B. 66 Avec James Mason et Simone Signoret			
20 Musique Plus	Zone X	Perfecto	Fax		ConcertPlus: Farm Aid				Musique vidéo				
22 WVVY (ABC) Burlington	15h30 / Football: Notre-Dame vs Stanford		Star Trek: The Next Generation		Cinéma: Beverly Hills Cop— Am. 84 Avec Eddie Murphy et Lisa Eilbacher				The Commish		Baywatch		Acapulco H.E.A.T.
26 Much Music	19h / Mike & Mike			Spotlight Kate Bush	X-Tendmix			Start Me Up					
33 ETV (PBS) Vermont	The Lawrence Welk Show		Austin City Limits		All Creatures Great & Small		Mulberry	Waiting for God	Funny Business		Naked Hollywood		Sneak Previews
35 TQS Montréal	Sports plus magazine	Les Simpson	Elle écrit au meurtre		Cinéma: Faites comme chez vous— Am. 90 Avec Jessica Lundy				Le Grand Journal	Sports plus	Passion plein air	Cinéma: L'internet en folie— Avec C. Abel	
57 WCFE (PBS) Plattsburgh	Travels in Europe...	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Group	Yes, Minister	Keeping Up Appearances	Behaving Badly		Red Dwarf	Survivors		Cinéma: Cinderella Liberty— Am. 73	

LES ARTS

DISQUES ROCK

On a marché sur le rock

L'épopée du rock français, deuxième partie: les années Bashung en neuf compacts

BASHUNG
Alain Bashung
Coffret
Barclay (PolyGram)

SYLVAIN CORMIER

Bashung? Connais pas. Quand il a réinventé le rock français à partir de la fin des années 70, j'étais ailleurs, sur une autre planète. Quand tout le monde a fredonné *Gaby, oh Gaby* au printemps 1980, ou *Vertige de l'amour* le printemps sui-

vant, j'avais les oreilles bouchées. Si vous m'aviez demandé à cette époque-là ce que je savais de Bashung, je vous aurais sorti un vieux *Salut les copains* de 1967, que j'aurais ouvert à la page des nouveaux venus, et je vous aurais dit: c'est c'est-là, votre Bashung-chose? Celui qui chantait *Petit garçon* et *Tout près de vous*? Vous m'auriez ri à la figure et vous auriez eu raison. Pour moi, le rock français se résumait aux grands ancêtres, à la sainte Trinité: Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Dick Ri-

vers. Après, c'était le déluge.

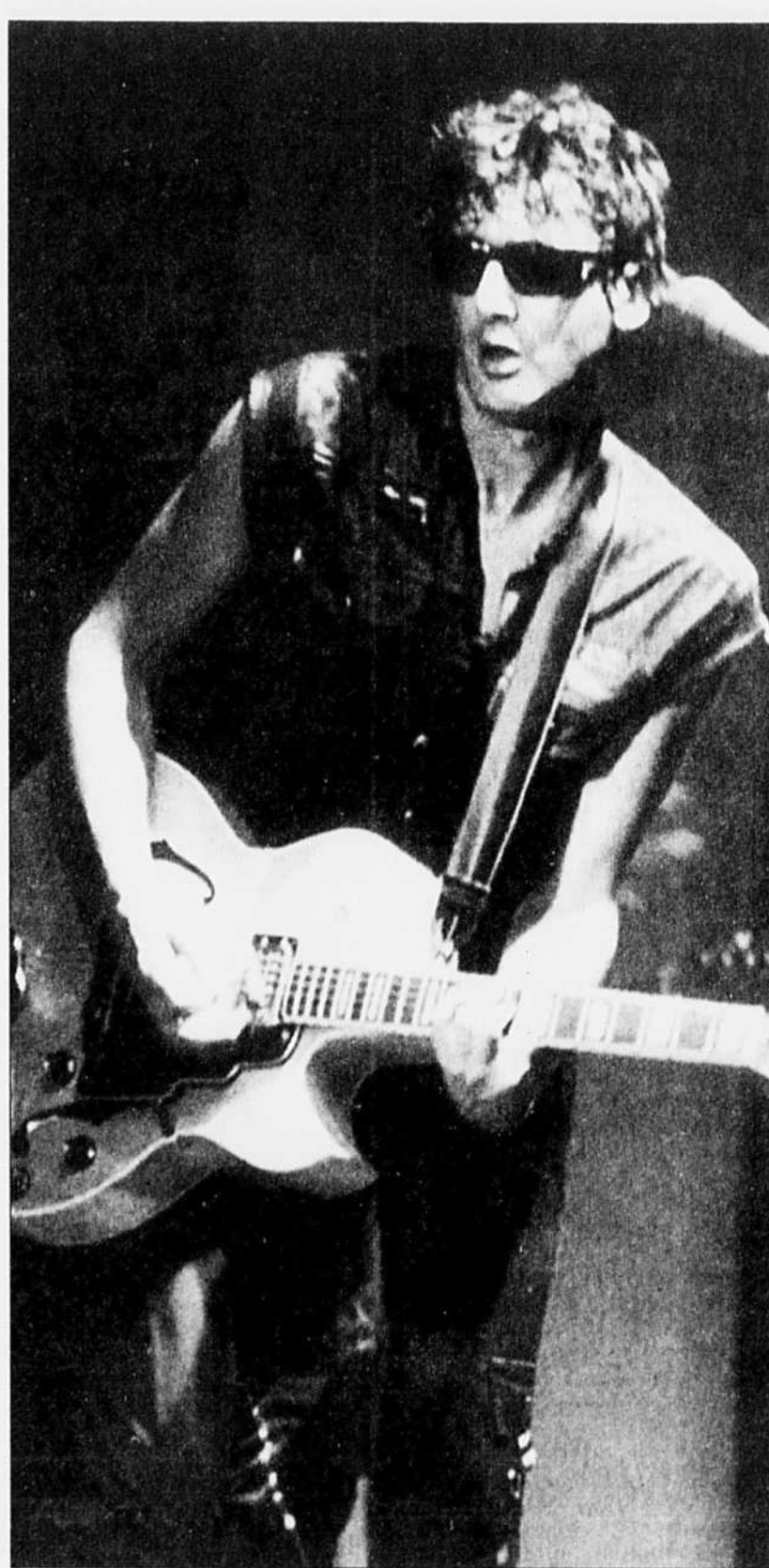
Bashung, en vérité, je ne l'ai finalement découvert qu'en toute dernière extrémité, lorsque j'ai reçu *Osez Joséphine*, son plus récent album. J'ai accroché tout de suite, d'abord parce

Un français étonnant, plein de jeux sur les mots et les phonèmes, qui allait au rock comme un vieux gant de cuir dont on aurait arraché les doigts pour avoir une meilleure prise...

Des polars surréalistes

Vous comprendrez donc mon intérêt, a posteriori, pour ce monumental coffret de neuf compacts consacré aux années 1977-92, intitulé simplement *Bashung*, que PolyGram Canada s'est décidé à sortir en copie domestique, ce qui veut dire à un prix raisonnable par rapport au boîtier importé, évidemment prohibitif. Un bel objet, le même genre de cube en carton dur que pour l'intégrale de Gainsbourg. Le livret de 32 pages est très satisfaisant, autant pour les différents rappels historiques impressionnistes en petits caractères que les photos splendides et bien reproduites. Chic à l'œil, consistant au palais: j'y ai comblé une bonne partie de mon inculture. D'autres livrets, un par album, livrent les textes. Et quels textes! Déjà, à la lecture, avant d'écouter les disques, je vous le donne en mille: c'est la révélation. Le parolier-fétiche de Bashung, Boris Bergman, n'a pas écrit toutes les chansons, du *Roman photos* de 1977 à aujourd'hui (Bashung en a commis quelques-unes, Gainsbourg est responsable de l'essentiel de *Play Blessures*, et d'autres collaborateurs sont allés et venus au fil des ans), mais c'est à lui que l'on doit la manière, le ton Bashung. On dirait des polars surréalistes.

Vous qui savez tout ça, soyez indulgent. Pensez qu'on a la chance incroyable, moi et quelques ignares, de tout découvrir d'un coup. Sans arrière-pensée. Avec d'autant plus de plaisir que, pour une fois, il m'est impossible de jouer au fan/collection-



Le coffret Bashung, un sentier court pour explorer l'œuvre de ce chanteur français.

adulte, n'ayant pas été retenu, on passe tout de suite à *Roulette russe*. D'emblée, c'est le coup de foudre. En écho d'*Osez Joséphine*, mon seul référent, c'est immédiatement familier, aussi bien dans les mélodies que dans les sonorités des guitares. C'est la faute à Dylan, savoureux country-rock, sent déjà le J.J. Cale à plein nasaux, et les guitares atmosphériques à la Duane Eddy et à la Shadows, pleines de twang, s'insinuent partout. C'est du new wave à son état le plus pur, et le *Sultans Of Swing* de Dire Straits n'est pas loin de *Y'a un Yéti*. *Rock pizza*, l'album suivant, est encore meilleur. Les lignes mélodiques des guitares sont absolument ravageuses dans *Vertige de l'amour* et dans *Privé*. C'est la des-



sus que Bergman se met à dire les choses comme personne ne les a dites avant lui, sinon Vian ou Boby Lapointe, se permettant tout: néologismes, calembours, emprunts à l'argot et à l'anglais. Les médias, rappelle le livret, en étaient ébahis. «Parlez-vous le Bashung?», demande *L'Événement* du jeudi en 1980.

Vient ensuite *Play Blessures*, où Bashung réalise un rêve: travailler avec le beau Serge (Gainsbourg). Les guitares font encore twang, mais sur fond de rythmes et d'ambiances synthétiques. Bashung chante moins et écrit plus. On pénètre dans un autre monde, plus souterrain, plus glauque. Si Gainsbourg bacule un peu, on est encore envoûté, notamment par la majestueuse et atmosphérique *Je croise aux Hébrides*. En 1983, avec l'album *Figure imposée*, Bashung entre de plain-pied dans sa période machinique. Celle qui, à mon sens, a le plus mal vieilli. C'est là que je décroche. Trop techno, trop monocorde. De fait, jusqu'à *Osez Joséphine*, rien ne me plaît sans réserve. Il y a bien quelques joyaux sur *Passé le Rio Grande* (Dean Martin, la chanson-hommage *Donane Eddy*), mais presque rien de vraiment notable sur *Novice*.

Et ainsi de suite. J'en ai encore pour des heures à explorer cette œuvre touffue, éclatée, colorée, passionnante, pleine de rebondissements et de péripéties, qui s'aventure jusqu'aux studios Sun de Memphis (pour y graver *That's All Right, Mama*, le classique d'Elvis) et même jusqu'au Spectrum de Montréal le temps d'enregistrer cinq titres devant un public délirant en avril 1987. Comme quoi l'histoire du rock français passe à l'occasion par chez nous.

Parlez-vous le Bashung?

Cela dit, survolons un peu ces contrées inconnues. *Roman photos*, le tout premier album de Bashung

neur/spécialiste et de me pâmer avec une emphase disproportionnée devant les inédits (il y en a tout un album, baptisé fort justement *Réservé aux Indiens*) ou de m'indigner parce que l'on a remixé ou retravaillé certains titres, voire des albums entiers. S'il y a eu, de toute évidence, un peu de révisionnisme historique dans la préparation du coffret, je peux difficilement m'en formaliser. Il faudrait pouvoir comparer avec les albums originaux pour juger du résultat. D'où je me trouve, du côté obscur de la lune, tout me semble bel et bon, et rien ne m'apparaît clairement dénaturé. Que Bashung ait tripoté ses bandes maitresses dans le but de

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

OCTOBRE

3

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL
1^{er} concert du nouveau chef d'orchestre du Studio, Jean-François Rivest
BACH: Concert d'«Ouvertures»
avec l'orchestre du Studio

(Œuvres de J.S. Bach: *Sinfonie* tirées des cantates BWV 196, BWV 21, BWV 42
Ouverture à la française BWV 831 (reconstruite en ré mineur par J.F. Rivest)
Concerto pour violon en sol mineur BWV 1056; soliste: Chantal Rémillard
Suite n°1 en do majeur BWV 1066

Le dimanche 3 octobre à 20h, en l'église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement
500, rue Mont-Royal Est (Métro Mont-Royal)

Billets: 23\$ (rég.) 18\$ (ét/65+) toutes taxes incluses Informations et réservations: 843-4007

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR ET LA COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

DE RETOUR...

Clémence DesRochers

J'ai écrit!

118 pages
19,95\$

Éditions Trois

7 SUR 7

Le dimanche à 20 h
Rediffusion le lundi à 0 h 30

Sur les événements-clés de la semaine, Anne Sinclair sollicite les commentaires de son invité et l'amène à livrer le fond de sa pensée.

Cette semaine :
Jak Lang, ex-ministre français de la Culture.

Tout un débat à TV5, câble 15*.

Le monde est à vous!



*Peut varier. Consultez votre câblodistributeur.

POUR L'AVENIR DES ENFANTS

unicef
Fonds des Nations Unies pour l'enfance

PRO MUSICA SÉRIE TOPAZE

DES OCCASIONS DE DÉCOUVRIR DE JEUNES MUSICIENS
AU SEUIL DE LA CÉLÉBRITÉ

Le Quatuor Claudel

11 octobre 1993

Au programme :

le quatuor en si bémol, K. 589, de MOZART

le quatuor n°1 op. 7, de BARTOK

le quatuor en mi bémol majeur, op. 44, n° 3, de MENDELSSOHN

Le duo Brigitte Rolland

Richard Raymond

violin / piano

6 décembre 1993

Au programme :

la sonate en mi mineur op. 82 d'ELGAR

la sonate n°1 op. 115, de SAINT-SAËNS

la sonate n°5 op. 24 (« le Printemps »), de BEETHOVEN

Billets : 15\$ (étudiants 8\$) taxes incluses
en vente : PRO MUSICA, 3450 St-Urbain; 845 0542
Billetterie Articulée, 300 de Maisonneuve, est; 987 6919
Eglise ERSKINE AND AMERICAN, ave du Musée,
angle Sherbrooke ouest
Possibilité de stationnement à l'édifice Standard Life,
entrée rue de la Montagne

SRC

CBF-FM 100,7
Montréal

Ville de Montréal

DIANE DUFRESNE
DÉTOURNEMENT MAJEUR

Théâtre du FORUM

21 ET 22 OCTOBRE 1993 À 20H30

BILLETTS EN VENTE : GUICHET DU FORUM ET RÉSEAU ADMISSION 790-1245

ARCHAMBAULT HUNTOUR
Sogestalt 2001

CKOI 96.9 FM

Le Journal de Montréal

La plus belle des idées

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

Même les cow-girls
ont parfois
besoin d'aideSWEET RELIEF: A BENEFIT
FOR VICTORIA WILLIAMS
Artistes divers
Columbia (Sony)

La maladie, la vraie, le sida, le cancer ou la paralysie cérébrale, c'est comme la loto ou la foudre. On ne sait jamais sur qui l'épée de Damoclès va tomber. Pure loi de la moyenne, il arrive aussi qu'elle s'abatte sur des musiciens. Ou, dans ce cas-ci, que la sclérose en plaques afflige Victoria Williams, une belle et brillante musicienne dans la force de l'âge, jusqu'à récemment promise à un avenir des plus radieux, ainsi qu'en témoigne sa feuille de route, où figurent en bonne place deux albums prometteurs, des premières parties pour Neil Young, et un rôle de premier plan dans *Even Cowgirls*.

Get The Blues, le dernier film du jeune cinéaste Gus Van Sant (*Drugstore Cowboy*, *My Own Little Private Idaho*).

Williams n'était pas assurée, comme la plupart des citoyens désargentés aux États-Unis. Ne pouvant attendre que le nouveau programme d'assurance-santé proposé par Hillary Clinton ne vienne à sa rescousse, elle a dû s'en remettre à ses amis. Nombreux et dévoués, ceux-ci ont créé un fonds d'aide, monté deux spectacles bénéfiques et produit un magnifique album intitulé *Sweet Relief*, sur lequel quatorze artistes plus ou moins connus ont pigé dans le répertoire extrêmement riche et diversifié de Victoria. À tous égards, le projet a été remarquablement bien mené. Une fois les faramineux frais d'hôpitaux réglés, Victoria s'est retrouvée avec un surplus qui a permis d'élargir le mandat de l'opération Sweet Relief, commandée en fonds d'urgence pour musiciens mal en point.

Si la cause est bonne, l'album est encore meilleur. Le matériel de Victoria Williams, large d'esprit et d'âme, se prête à tout. Au rock minimaliste de Lou Reed, au pop beatlesque de Michael Penn, au folk-rock psychédélic de Matthew Sweet, au rock soulful de Maria McKee, au country-folk de Lucinda Williams, au folk pur et nu d'Evan Dando, et même au pop acoustique des Waterboys. Les Jayhawks, avec leurs superbes harmonies vocales, font merveille avec *Lights*, qui semble écrite pour eux. Tout aussi inspirée, Michelle Shocked prêche le gospel de *Holy Spirit* avec la conviction d'un pasteur en chaire. *Soul Asylum*, le groupe de Minneapolis qui trône actuellement sur tous les classements avec *Runaway Train*, s'adonne au *Summer Of Drugs* de Williams en dignes fils du Grateful Dead.

Mais c'est à Pearl Jam, dont le deuxième album tant attendu paraît aujourd'hui, que l'on doit le moment le plus poignant de l'album, en partie parce qu'Eddie Vedder ne sait chanter que tragiquement, mais aussi parce que Victoria elle-même, d'une voix quasi fantomatique, fait écho à sa propre *Crazy Mary*. Il faut que l'album lui revienne pour que *Sweet Relief* la soulage vraiment.

KALIFORNIA
ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK
Polydor/PolyGram

L'histoire est simple. Un couple, lui écrivain, elle photographe, refait étape par étape au travers des États-Unis les itinéraires des plus célèbres meurtriers en série pour les besoins d'un bouquin potentiel. Fauché, le tandem en embarque un autre pour partager les frais de l'équipée, elle gamine perturbée, lui psychopate en puissance. L'affaire tourne au pire, évidemment, et le sang giclera plus souvent que l'essence. En fond de scène, l'Amérique traversée par le quatuor est à la fois poétique, grandiose et en état de décomposition avancée, et la bande sonore du film l'est tout autant.

Au programme, entre la chaudière de pop-corn et le conteneur de Pepsi, il y en a pour toutes les images: du hard-rock dément, gracieuseté de Mind Bomb et de X, revenant de l'ère punk, pour illustrer ce qui se passe dans la tête d'Early le fou criminel; un peu de dance, agréablement planant (*The Soup Dragons*) ou exécrable (*East 17*) pour alléger l'atmosphère; et beaucoup de musique d'ambiance signée Drivin' N'Cryin', Sheryl Crow, David Baerwald et The Indians, avec des guitares électriques qui réverbèrent dans le désert du Nevada et des guitares acoustiques qui grattent au même rythme que les poteaux sur la route qui, comme disait Gollub, est un long ruban qui défile, qui défile. Le

complément idéal de votre prochain voyage à Orlando. Bonne tuerie!
Sylvain CormierMAJURUGENTA
Ghorwane
Real World/Virgin

Ghorwane est un groupe de musiciens du Mozambique, très populaires dans leur pays, qui se sont donnés le nom d'un petit lac de la province de Gaza où ils sont nés. Et sans vouloir avoir l'air vendue à



la cause de Real World — les excellentes découvertes s'y multiplient — force est de constater la qualité et l'énergie époustouflante qui se dégagent de ce premier album de Ghorwane. Très proche de la musique sud-africaine, le groupe ajoute un petit quelque chose bien sympathique qui donne très vite envie de danser et de s'amuser, même si les textes traitent plutôt de politique que de romances au coin du feu. D'ailleurs leur virulent engagement contre le pouvoir marxiste-léniniste du pays doit sa persistance, depuis 1985, à une sentence de Samora Machel, alors président: «Il est interdit de mentir en République Populaire du Mozambique!» Résultat, Ghorwane n'a jamais été inquiet même s'il dénonce haut et fort la guérilla civile qui a sévi dès les années 80 pour se conclure en 1992, tuant des milliers de personnes. Et sur des rythmes très animés, inspirés du zouk et du soukous, le groupe rappelle la triste réalité de cette guerre. Confirmée, à la sortie de ce premier compact par le décès du compositeur et saxophoniste Jose «Zeca» Alage, battu à mort à Maputo.

JAZZMENCO
La Vienta
Telarc

En ce moment, soit on sort un disque de voix à cappella, soit on s'attaque à ceux de guitare acoustique. Deux trucs rentables que l'on trouve chez tous les bons disquaires et qui se vendent comme des petits pains. De là à ce que tout soit bon, c'est une autre paire de manche! En l'occurrence, Mario Otero un guitariste hispano-américain et son collègue européen Stefan Schyga viennent de sortir un pot-pourri de guitare. Classique, flamenco, électrique, toutes y passent. Du jazz, du brésilien et bien sûr du flamenco s'entendent dans les compositions mais relativement édulcorés par des arrangements propres qui empêchent la sauce de lever. Dommage parce que les musiciens semblent bien s'amuser et parfaitement maîtriser leur instrument. On aurait apprécié quelque chose de plus brut, plus franc, plus puissant.

Pascale Pontoreau

Le «free-hard-bop»
a un sacré avenir devant lui!JACKIE MCLEAN
The Jackie Mac Attack
Étiquette: BirdologySERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Jackie McLean n'a jamais joué sur le mode de la plainte. Il ne se lamente pas. Il gueule. Il frappe. Il cogne. Depuis des années, en fait depuis quarante ans, Jackie McLean campe le rôle du battant avec une constance et une vigueur qui forcent l'admiration. Il joue les notes de la révolte? Il joue encore les blanches et les noires de la commotion.

Chez ce saxophoniste alto, il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais, d'avant et d'après; d'antérieur et de postérieur. S'arrêter à chaque borne de son parcours, accorder à chacune d'entre elles quelques brides de temps mécanique, cela permet de constater un état de fait unique: McLean n'a pas joué une seule note mièvre. Il n'a jamais été médiocre. Il ne s'est jamais laissé aller à la facilité marchande.

Dans sa musique il a toujours intégré les sujets des luttes qu'il a menées avec Charles Mingus, Ornette Coleman, Archie Shepp et Lester Bowie. Parfois, c'était pour une meilleure éducation des enfants du ghetto. Parfois, c'était pour les prisonniers politiques. Souvent, c'était contre le pouvoir. L'abus des pouvoirs. Ceux que détenaient Nixon et Reagan. Mais au-delà de cela, par-dessus tout cela, Jackie McLean a toujours combattu le racisme.

Dans sa mémoire, il a gardé un fait qui l'a profondément, et à jamais, marqué. Le voici: il était à Philadelphie, Max Roach également, Charles Mingus aussi. Ils étaient en compagnie de Bud Powell. Les flics du prêt-à-penser ont accroché Powell. Juste comme ça. Ils l'ont amené au poste. Roach, Mingus et McLean ont suivi. Et pendant qu'ils attendaient, ils entendaient les cris de Powell. Ils sentaient la bas-



tonnade que ces enfoirés en uniforme imprimaient sur la tête de Powell. C'est à cause de ces coups que Powell a fini comme une loque mentale.

Le plus odieux, c'est qu'aujourd'hui une ribambelle de «trucmaches» sèment le doute sur l'alternative musicale que McLean et les artistes de sa génération proposent en la taxant de jazz pour puristes et autres couillonnades.

Pire, après sa prestation au Festival de jazz de Montréal en 1988, on a entendu des critiques de médias électroniques et des musiciens d'ici ayant l'américanophobie en commun se plaindre de sa présence et de la présence d'autres jazzmen parce que des américains jouaient ici et «volaient nos jobs» etc... Les imbéciles!

Ayant toujours refusé de faire de l'art pour l'art, Jackie McLean a constamment utilisé de son saxophone pour communiquer ses émotions. Les émotions provoquées par la gamme de l'horreur et l'éventail de la beauté. Et ce, toujours sur le mode de la vivacité. De la tension extrême et de l'exposition sans détours de sa volonté de lutter.

Il y a eu *Tippin' The Scales*, puis *Let The Freedom Ring*, *Ghetto Lullaby*, *Jackknife*, *The Source* avec Dexter Gordon, *Rythm Of The Earth* et plusieurs autres. Aujourd'hui, entre l'administration de la Hartt School of Music de l'Université de Hartford et bien des combats, il propose un album au titre très révélateur de son parcours. De son attitude. Le titre? *The Jackie Mac Attack Live* sur étiquette Birdology.

D'entrée, on vous prévient, c'est l'offensive. McLean introduit *Cyclical*, une composition du pianiste, le Sud-Africain Hotep Idris Galeta, en extirpant une note dure, une note agressive. Et pendant quatre à cinq minutes, il ne lâchera pas prise. Il coupe au couteau. Il ne fait pas dans le détail. Il défonce.

Ses compagnons, Nat Reeves à la contrebasse, Carl Allen à la batterie et Galeta au piano, tous plus jeunes que lui, tous des anciens étudiants de la faculté qu'il a fondée, le suivent, se renvoient la balle avec une maîtrise du rythme qui certifie que ce jazz «free-hard-bop» a un sacré avenir devant lui.

Après cette offensive qui dure onze minutes et 51 secondes, l'auditeur n'a qu'une chose à faire: arrêter. S'arrêter et respirer. Car la densité extrême dont fait preuve cette formation est telle que l'on comprend une chose: on est en présence d'un artiste immense. Donc d'un type dont il faut goûter chaque note.

Ce jazz, celui de McLean, n'est pas un jazz de consommation courante. C'est comme les grands bouquins ou les grands poèmes. Il faut parfois stopper pour mieux en saisir toutes les subtilités et les messages. Lorsque c'est dense, très dense, et c'est ici le cas, on ne peut pas faire autre chose en même temps.

Ecouter cette attaque enregistrée en public en Belgique laisse pantois. C'est comme un KO. Ça ébranle. C'est donc de loin supérieur à la grande majorité de produits que l'on nous propose en abusant de l'étiquette jazz.

Et si on se demande ce qu'est le jazz, McLean en fournit la réponse.

LA FRANCE • POUR UNE • CHANSON

Participez au concours
**LES OCTAVES DE LA
FRANCOPHONIE.**Choisissez votre chanson
préférée et retournez ce
coupon-réponse
avant le 15 octobre à minuitEntre le 4 et le 22 octobre,
Jacques Bertrand procédera au
tirage de 30 coffrets de disques,
à l'émission
BONSOIR L'AMBIANCE!
à 19h30 à la radio de
Radio-Canada.

Encerclez votre choix:

Y'A LES MOTS / FRANCINE RAYMOND /
Amérique du NordLE BAL DES OISEAUX / THOMAS FERSEN /
EuropeYELA / BAABA MAAL /
AfriqueAMANDINE / ÉMELINE MICHEL /
les Antilles

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... PROVINCE.....

CODE POSTAL..... TÉL:.....

Retournez à: Bonsoir l'ambiance!, 13e étage,
C.P. 6000, Montréal, Québec, H3C 3A8

Le grand prix:

Un voyage pour deux,
toutes dépenses payées,
à La Rochelle, sera tiré lors
des FrancoFolies de
Montréal.

SRC Radio



LE DEVOIR

**L'ART CONTEMPORAIN**
sous toutes
ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

GALERIE
CHRISTIANE
CHASSAY**KIM
ADAMS**

du 2 au 30 octobre

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal (Québec) H3B 1A2
Tél. + télécopieur: 514 875-0071GALERIE
CHRISTIANE
CHASSAY**KIM
MOODIE**

du 2 au 30 octobre

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal (Québec) H3B 1A2
Tél. + télécopieur: 514 875-0071**MICHÈLE DROUIN**

«Transvida»

jusqu'au 20 octobre

Galerie Elca London1616, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1C9 • (514) 931-3416
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

GALERIE

Estampe Plus**Michèle
Drouin**

«TRANSVIDA»

**Élisabeth
Mathieu**

«L'IMAGE EST ARCHIVES»

du 3 au 28 octobre

49, rue Saint-Pierre, Québec
(418) 694-1303Mercredi au samedi: 11h30 à 17h30
Dimanche 13h à 17h.**ROSE LUNDZON**

Œuvres récentes sur papier

VERNISSAGE
samedi 2 octobre
de 15h à 17h

jusqu'au 28 octobre

WADDINGTON & GORCE

2155 rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE

ELENA LEE
VERRE D'ART**CLAIRE
MAUNSELL**

Jusqu'au 19 octobre

1428 OUEST, SHERBROOKE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 343-0207GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165**CHRISTIAN THIBAUT**

Peintures récentes

Jusqu'au 16 octobre

Pour annoncer
sous cette rubrique
composez le
(514) 985-3319

LES ARTS

ARTS VISUELS

La photo documentaire existe-t-elle?

UNE TRADITION DOCUMENTAIRE AU QUÉBEC?

Maison de la Culture Notre-Dame-de-Grâce, 3755 Rue Botrel.
Jusqu'au 10 octobre

Barbara Claus et André Clément
Galerie Optica
3981 Boul. Saint-Laurent
Espace 501. Jusqu'au 9 octobre

MONA HAKIM

Une tradition documentaire au Québec? Quelle tradition? Quel documentaire? Ce titre interrogatif à saveur sarcastique cautionne l'exposition de onze artistes ayant fait les beaux jours de la photographie documentaire au Québec dans les années 70. Piliers de taverne, ouvriers d'usi-

ne, personnes âgées, affiches publicitaires, vitrines et architectures urbaines constituent les images types d'une photographie bien québécoise. Parachutées dans le présent, quel impact ces images clés d'une période prolifique au Québec possèdent-elles aujourd'hui? Si ces photos-documentaires représentent éminemment un des aspects de la photographie qué-

bécoise et canadienne, ne confirment-elles pas, en contrepartie, une pratique amplement consommée et dès lors renouvelée?

Avec cette exposition rétrospective, le conservateur invité Serge Allaire veut d'abord remettre les pendules à l'heure. «Nous avons une conception erronée du documentaire, tient-il à préciser. Tout son discours est à reconsidérer. La perspective nationaliste de même que la recherche d'une figure mythique et populiste de l'homme québécois telles que véhiculées par le discours de l'époque, sont à mon avis des idées reçues et beaucoup trop réductrices.» On comprendra la volonté de cet historien et sémioticien de réhabiliter une histoire trop aliénée, et de traiter la notion du documentaire en terme plus juste de «problématique de représentation». Le choix sélect d'œuvres cerne donc ici la quête d'une identité culturelle à travers, plus précisément, la représentation de la ville.

Ainsi, sous le regard cynique de Michel Saint-Jean, la présence de l'automobile et de l'affiche publicitaire traduit l'incidence notoire de l'«américanisation». Chez Serge Clément, automobiles et enseignes expriment la lassitude de la ville et nous convient à des espaces plus exotiques. Alors que vitrines, affiches et textes de Gabor Szilasi prennent une dimension poé-

tique en évoquant des théâtres de l'imaginaire, Clara Gutsche exploite la vitrine comme lieu des identités, dans laquelle corsets ou vêtements féminins et masculins s'exhibent dans des mises en scène dramatiques. Pour sa part, Michel Campeau traque les réalités sociales et urbaines par l'entremise de manifestations collectives, parfois bien ironiques.

Dans une autre optique, Charles Gagnon traite la grisaille de la ville en s'acharnant sur ses ambivalences, ses contrastes de textures et de matériaux. L'architecture chez David Miller sera beaucoup plus monumentale, en insistant mirifiquement sur les masses et volumes des bâtiments, alors que chez Brian Merrett, prises de vue à hauteur d'homme et angles disproportionnés soulignent les tensions innées entre homme et développement urbain. Dans les trois cas, la géométrie et l'épuration des formes ne peuvent nous empêcher d'y voir là un sens aigu de l'esthétisme.

Chez d'autres photographes, la représentation de la ville déborde du paysage urbain en s'infiltrant dans l'intimité des gens. Que ce soit avec les travailleurs industriels de Pierre Gaudard, les gars de taverne d'Alain Chagnon ou les personnes âgées confinées dans leurs maisons de chambre, captées ici par Claire Beaugrand-Champagne. Dans ce

dernier cas, on songe à l'univers de Donigan Cumming, quoique chez lui le dérapage dans un certain espace fictif se démarque catégoriquement des préoccupations d'ordre sociologique collées aux valeurs de la ville de Beaugrand-Champagne. Chez elle, comme chez Gaudard et Chagnon, la dimension expressive, humaniste et complice des portraits crée le monde des apparences.

Si cette lecture veut rompre avec les soi-disantes idées reçues, elle ne justifie pas si limpidement la place que ces images occupent dans les enjeux photographiques actuelles. Malgré leurs valeurs sociales et esthétiques indéniables, elles demeurent obnubilées par leur époque. Au fait, est-il encore pertinent de parler de débats sur le documentaire actuel? La notion de documentaire a évolué, s'est engagée dans d'autres avenues, a pris d'autres risques. Fait-elle réellement problème?

Pour mieux saisir les visées de cette exposition, le catalogue s'avère essentiel. Serge Allaire y explicite l'obligation d'une relecture des modalités de cette pratique, d'une réflexion critique sur son histoire afin de se doter d'un discours sur la photographie qui tienne.

Théâtre de la vie et de la mort

Il ne faut surtout pas rater l'excellente exposition-installation de Barbara Claus et d'André Clément à la galerie Optica. *Limbe(s)* est une gigantesque fresque photographique qui tapisse mur à mur l'espace de la galerie. Murs de silence où apparaissent et disparaissent sous une foison de lierres, pierres, tombes, croix et corridors souterrains. Les images-photos reproduites, en négatif et retouchées avec des pigments et fusains, créées des trompe-l'œil saisissants. Excavations, jeux de profondeur et de volume provoquent des va-et-vient constants. On a envie, de palper la texture de la pierre, de gratter les fissures qui se dérobent sous nos mains. Cette architecture funèbre nous traque et nous attire dans ses décombres.

Si les façades de pierres se désagrègent et s'estompent, les feuilles, elles, se multiplient et se remuent. Magnifique théâtre de la vie et de la mort où défile le passage du temps. Par le cli-vage des images, Claus et Clément parviennent, avec maîtrise et conviction, à nous mettre en présence d'une absence en face d'un réel provisoire.

APPRENDRE À COMPRENDRE LA PEINTURE



Voici la possibilité de suivre un cours pour apprendre à mieux comprendre, analyser et apprécier les œuvres d'art, et ce, dans un langage clair à l'aide d'exemples pertinents.

Il vise également à mieux vous faire comprendre les différents langages et tendances de la peinture et l'évolution de celles-ci du début du siècle à nos jours.

De plus, nous tracerons un parallèle entre la peinture québécoise et canadienne et les courants internationaux.

Nous étudierons aussi le marché de l'art, dont, entre autres, la fiscalité et les assurances.

La session débutera le 11 octobre pour une durée de huit semaines consécutives, soit les lundis ou mardis de 19 h à 22 h 15.

Avec la participation de M. Normand Biron (Président de l'Association des critiques d'art) et de M. Robert Bernier (Éditeur au magazine *Parcours*).

INSCRIPTION / INFORMATION
Tél.: 344-0609

6767, ch. de la Côte-des-Neiges ☎ Côte-des-Neiges

Passez
nous
voir avant
que nous
passions
à l'histoire
DERNIÈRE PROLONGATION! JUSQU'AU 11 OCTOBRE.



LA CIVILISATION
GRECQUE
MACÉDOINE
ROYAUME D'ALEXANDRE LE GRAND

La dernière exposition présentée
par la Société du Palais de la Civilisation
tire à sa fin. Ne manquez pas cette dernière chance
de voir une exposition de ce genre à Montréal,
jusqu'au 11 octobre, au Marché Bonsecours.

Visites guidées gratuites en français et en anglais.

Adultes : 9,50 \$ • Aînés et étudiants (17 ans et plus) avec carte : 8 \$ • Enfants 5 à 16 ans : 7 \$ • 4 ans et moins : gratuit • Forfait-famille : 28 \$



Au Marché Bonsecours, 350, rue Saint-Paul Est. Jusqu'au 19 septembre 1993, de 10 h 30 à 21 h. Audioguide gratuit.
Renseignements : 872-7000 ou 1 800 668-7007. Billets en vente à la billetterie du Marché Bonsecours
jusqu'à 19 h 30 et aux comptoirs Admission* : 790-1245 ou 1 800 361-4595. Rabais de 1 \$ offert sur présentation du billet de l'exposition
au stationnement du Complexe Chaussegros-de Léry, rue du Champ-de-Mars.



Galerie d'art d'Outremont
216, avenue Querbes
495-6211

L'ARCHE DES ANIMAUX

UNE EXPOSITION DES PEINTURES DE

EVE DAMIE

Du 5 au 26 octobre 1993

Vernissage
mardi 5 octobre à 17 h

mar. à ven. de 13h à 18h
sam. et dim. de 13h à 16h

MICHEL CASAVANT
peintures récentes
du 8 au 30 octobre

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest
Mar. - ven. de 10h à 17h30

845-7833 / 845-7471
sam. 10h à 17h

CCA
Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

À la découverte de Rome :
concerts et conférences

Le Centre Canadien d'Architecture présente un programme spécial de concerts et de conférences en complément de sa grande exposition de cet automne, *À la découverte de Rome : Piranesi et ses contemporains*.

Mardi 12 octobre, 17 h 45, théâtre Paul-Desmarais, CCA
Andrew Lumisden : *A Scotsman in Piranesi's Rome*
Michael McCarthy, Université de Toronto

Rome transfigurée dans « les tableaux de l'architecture »
Myra Nan Rosenfeld, CCA

Jeudi 21 octobre, 19 h 30
Église Saint-Léon de Westmount, 20 \$
Corelli et l'École romaine
Les Violons du Roy, sous la direction de Bernard Labadie

Jeudi 4 novembre, 17 h 45, théâtre Paul-Desmarais, CCA
Roman Architecture and Art Theory in the Time of Piranesi
Elisabeth Kieven, Université de Stuttgart

Piranesi at Hadrian's Villa
John Pinto, Université Princeton

Mardi 16 novembre, 19 h 30
Théâtre Paul-Desmarais, CCA, 16,75 \$
Haendel à Rome
L'Ensemble Arion, Ann Manoyios, soprano

Mardi 30 novembre, 19 h 30
Théâtre Paul-Desmarais, CCA, 16,75 \$
L'Italie et le monde de la musique
David Breitman, piano

Les billets pour les concerts sont en vente à la billetterie du CCA. Réservations téléphoniques acceptées (514) 939-7026 (Visa ou MasterCard). Taxes incluses dans le prix. Les amis du CCA bénéficient d'une remise de 10 % à l'achat de leurs billets de concert. Entrée libre aux conférences.

Les concerts sont des coproductions du CCA et de CBC Stereo. Ils reçoivent l'appui de M^{me} Liza Frulla, ministre de la Culture du Québec, de M. Normand Cherry, ministre du Travail et ministre délégué aux Communautés culturelles du Québec, de M. Jacques Chagnon, député de Saint-Louis à l'Assemblée nationale, et de la Edward Bronfman Family Foundation.

CBC Stereo 93.5

LES ARTS

ARTS VISUELS

Riopelle, monstre sacré

RIOPELLE: OEUVRES VIVES
Michel Têtreault Art International
55, rue Prince. Jusqu'au 7 novembre.

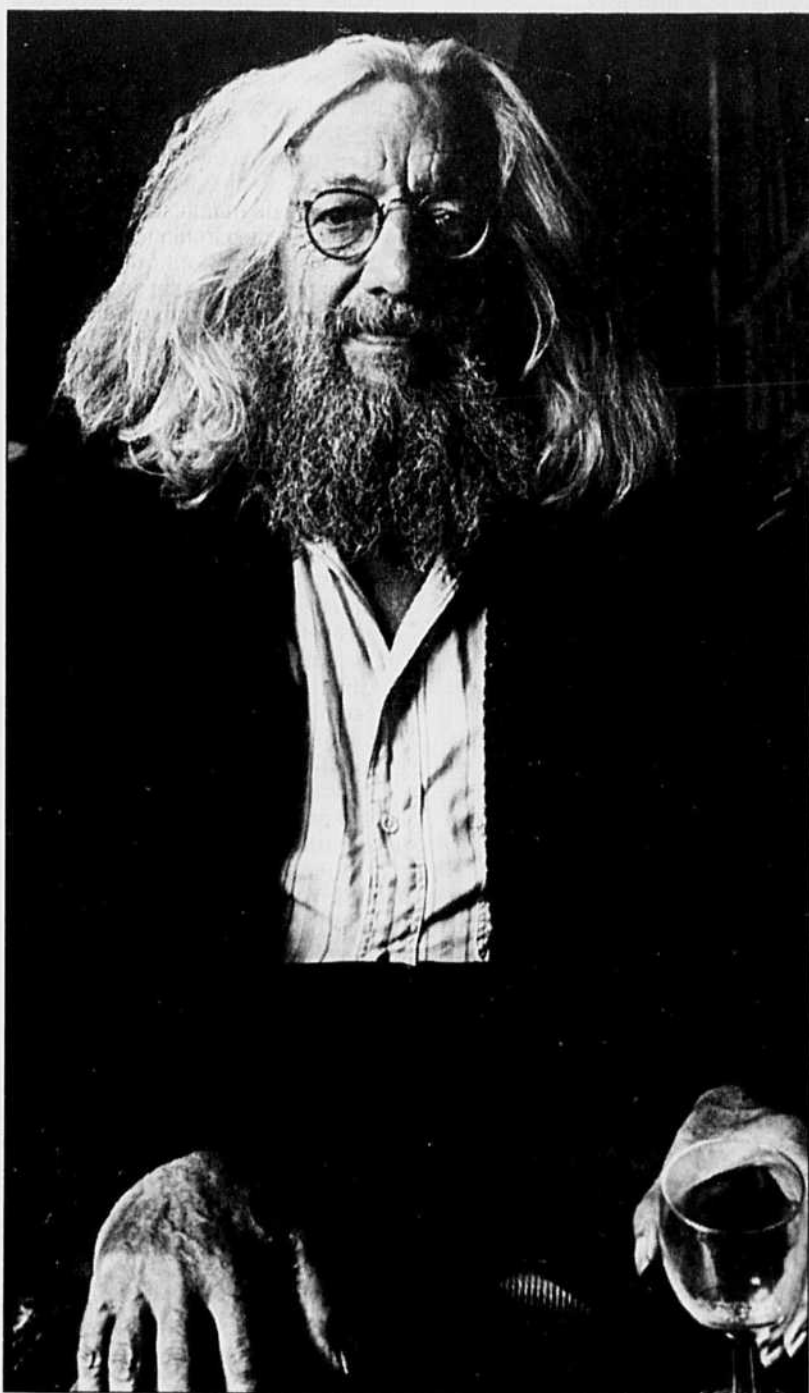
MARIE-MICHÈLE CRON

Avec sa gueule de poète, de chasseur errant, de pêcheur grec et ses cheveux aux quatre vents, avec ses yeux tout délavés qui ont tant vu sans oublier, l'incontournable Riopelle, *Le Hibou des Laurentides* comme le surnommait un article de *Libération*, a récemment réalisé une immense fresque de cinquante mètres, composée de trois parties fragmentées en plans-séquence. Oeuvre inédite, cet *Hommage à Rosa Luxembourg* exposé actuellement chez Michel Têtreault Art International qui représente l'artiste depuis un an et qui tient à souligner son soixante-dixième anniversaire de naissance (parallèlement et dès le 22 octobre, le Musée d'art contemporain de Montréal présentera des laves émaillées que Riopelle réalisa au milieu des années 80 dans le sud de la France), est singulière et archaïque. Outre cette fidélité à la liberté dont se réclamait Rosa Luxembourg, socialiste allemande qui participa activement à la Révolution russe de 1905 et qui fut assassinée à la suite de la Révolution Spartakiste en 1919, par-delà la transposition biographique où viendrait se cristalliser en biais la mémoire de Joan Mitchell qui partagea vingt ans de sa vie à ses côtés, Riopelle rend dans ce palimpseste sentimental, cette fresque synthétique, un vif hommage, aussi prégnant que les autres, à la nature, celle-là même avec qui il fraye depuis toujours, sans concession.

La démarche de Riopelle — et celui-ci se méfie comme de la peste de toutes les étiquettes que l'on voudrait lui coller bien qu'on lui connaisse ces malices et délicies qui veulent mettre de guingois les interprétations les plus bétonnées — nous rappelle avec pertinence la critique Stéphane Aquin dans le catalogue d'exposition qui comprend des textes-clés de François-Marc Gagnon, de Gilbert Erouart et de Lise Gauvin, n'est pas un encéphalogramme plat mais une suite de pauses, de rebondissements, d'écarts. Prolige, curieux, Riopelle a puisé dans toutes ses techniques que l'on retrouve en périphérie de la peinture, estampe, dessin, aquarelle, fusain, harponné la pensée surréaliste dans des collages, produit des sculptures, des céramiques, des tapisseries, des vitraux — projets hélas avortés — des terres cuites, et pourtant écrit-il, peu d'analyses ont cerné ces affiliations avec l'oeuvre peinte. Exact. Et que dire de la consternation du public qui s'extasiait avec justesse devant les mosaïques des années cinquante et rejetait d'un bloc, les toiles bombardées à l'aérosol lors de la rétrospective que le Musée des beaux-arts de Montréal lui réservait en 1991? Couleurs aguichantes et artificielles, contenu trop littéral, facture indigeste, les pièces nous mettaient dans une confusion totale surtout lorsque les comparaisons avec les productions antérieures venaient radicaliser les propos. Pourtant, grâce à l'analyse intelligente de François-Marc Gagnon, (vraiment, procurez-vous le catalogue, ce n'est pas un tour de passe-passe médiatique), on peut revenir sur nos premiers jugements et réfléchir.

Une résistance à la norme
On y découvre alors des références limpides: effigies brutes et urbaines des *taggers* new yorkais, graffiti de Cy Tombly, mains mutilées des grottes de Gargas, rayogrammes de Man Ray, shadographs du dadaïste Christian Shad, photogramme de Moholy-Nagy entre autres, Riopelle a su apprivoiser tous ces langages non pas pour les transformer en glossolalie, mais pour composer un vocabulaire personnel, neuf, une grammaire plastique contemporaine. La murale, installée en hauteur sur des tentures noires et dont le regard happe les multiples points de vue, défile le panorama de forêts glacées de blancheur cinglante, d'atmosphères nocturnes, de figures animalières fluides et que parfois, une ligne de peinture vient matérialiser. Ce ne sont plus des corps pleins qui bougent: car à l'inverse du remplissage des formes qu'accomplit la technique du pochoir et la pulvérisation par aérosol, Riopelle délimite plutôt leur contour, leur opalescence, leur fantôme, leur âme. Ainsi, autant, au cinéma, la vision confond les images qui glissent en fondu-enchaîné, autant ici on arrive difficilement à faire le focus sur certaines parties de l'oeuvre. Tout s'imbrique dans ce rêve: les oiseaux fondant comme neige au soleil, les traces de clous, de grillage, de fer à cheval, objets trouvés puisés dans l'environnement immédiat de l'artiste, le cercle qui devient cible et qui brûle comme un sceau une oie emblématique, les teintes plus douces rompues par des couleurs criardes.

D'autres éléments récurrents ap-



Jean-Paul Riopelle, celui que le quotidien *Libération* a surnommé *Le Hibou des Laurentides*.

Virginia Pésémapéo Bordeleau

OEUVRES RÉCENTES

VERNISSAGE MERC. LE 6 OCTOBRE DE 17H. À 21H. EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE

JUSQU'AU 19 OCTOBRE

Galerie d'Art de Bougainville

4511 St-Denis Montréal H2J 2L4, Tél.: 845-2400

5 JOURS D'ÉVÉNEMENTS

L'ESPACE ET LA DENSITÉ DE RENÉ DEROUIN

LE MARDI 5 OCTOBRE 1993, DE 17 À 19 HEURES

Lancement du livre
L'espace et la densité
de René Derouin,
entretien avec
Michel-Pierre Sarrazin.

L'Hexagone, éditeur, 250 pages,
avec cahiers de photographies
monochromes et couleur.



DU 5 AU 9 OCTOBRE 1993 INCLUSIVEMENT

Exposition des œuvres récentes
L'espace et la densité
de René Derouin,
et d'œuvres choisies des cycles
«Between», «Échographies» et
«Équinoxe».

SAMEDI LE 9 OCTOBRE 1993, À 15 HEURES

Communication
de René Derouin,

et table ronde sur le thème *la communication de l'art via le livre et la vidéo*, avec présentation du vidéofilm *Migrations*, de Françoise de la Cressonnière, une production Pixart à Montréal et Canal 11 à Mexico D.F.

GALERIE
LACERTE PALARDY
ASSOCIÉS

307, rue Sainte-Catherine ouest, porte 515 Montréal H2X 2A3
Métro Place des Arts, Téléphone : 844-4464
Mardi au vendredi de 11 à 17 heures

paraissent dans ce canot des glaces de l'île-aux-Grues suspendu au plafond de la petite salle — où défilent également des oeuvres sur papier, vedute embrassant les années 1983-93 — et que Riopelle hisse intégralement et métaphoriquement au rang d'oeuvre d'art, l'image féérique et terrifiante de la chasse-galerie télescopant les silences de la vie quotidienne et le mutisme des eaux figées. Tout près, le coffret *Mouchetage* conçu en collaboration avec Paul Marier, champion du Canada à la pêche à la mouche (1936) et qui a incrusté dans les gravures douze mouches artificielles, repose dans un meuble réalisé par Maurice Perron, l'éditeur du fameux *Refus Global*. Chaque mouche est baptisée d'un nom, Beckett, Huguette, Borduas, la Putain de Babylone, extrayant une à une quelques parcelles de souvenirs d'un artiste plus complexe qu'il n'y paraît et dont l'éthique se rapprocherait de ce que résumerait Scarpetta en parlant de Kundera, une résistance à la norme et d'un plaisir: «le plaisir né de la certitude qu'il n'y a pas de certitude». Respectons nos monstres: ils sont sacrés.

ACCROCHÉ

INFILTRATION

Un titre de choix, de la photographie, du métissage, des langages multiples. Dare-Dare, dazibao, Skol, La Centrale. Jusqu'au 17 octobre.

CENT JOURS

De la photographie érotique en passant par des images extatiques. CIAC Montréal. Jusqu'au 1er novembre.

LIEUX TEMPORELS

Sept artistes de calibre international traitent des conditions du territoire social, culturel et politique. Galerie Leonard et Elena Binén, Université Concordia. Jusqu'au 30 octobre.

CARON ET MÜHLECK

Pour les Traverses d'automne, Michel Têtreault Art International présente les tableaux poétiques de Nathalie Caron et les cibachromes de Georg Mühleck. Studio Cormier, 3450, rue Saint-Urbain. Jusqu'au 3 octobre.

ROMA, ROMA!

La ville éternelle magnifiée dans les oeuvres splendides de Piranèse et ses contemporains. Centre Canadien d'Architecture. Jusqu'au 2 janvier.

LA GALERIE ROCHEFORT A DÉMÉNAGÉ....

Au 350 rue Saint-Paul ouest, un espace qui renoue avec la rue et qui accueille pour son ouverture, des objets des artistes de la galerie. Jusqu'au 31 octobre.

IRONIE DU SORT

Avec ses décors typiques des foyers québécois, Plume Latraverse expose son point de vue sur notre culture. Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce. Jusqu'au 31 octobre.

Marie-Michèle Cron
Mona Hakim

CLAIRE
BEAULIEULISETTE
LEMIEUXG A L E R I E
V E R T I C A L E
A R T C O N T E M P O R A I N

Mer. au dim. — 12h à 18h jusqu'au 17 octobre, entrée libre. **Rencontre avec les artistes dimanche le 3 octobre à 14h00** — 1897, Dagenais O., Laval — 628-8684 — La galerie remercie Ville de Laval, le ministère de la Culture du Québec et le Conseil des arts du Canada.

LOUISE SCOTT

oeuvres récentes

Vernissage aujourd'hui de 13h à 17h

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL. TÉL.: (514) 849-3637

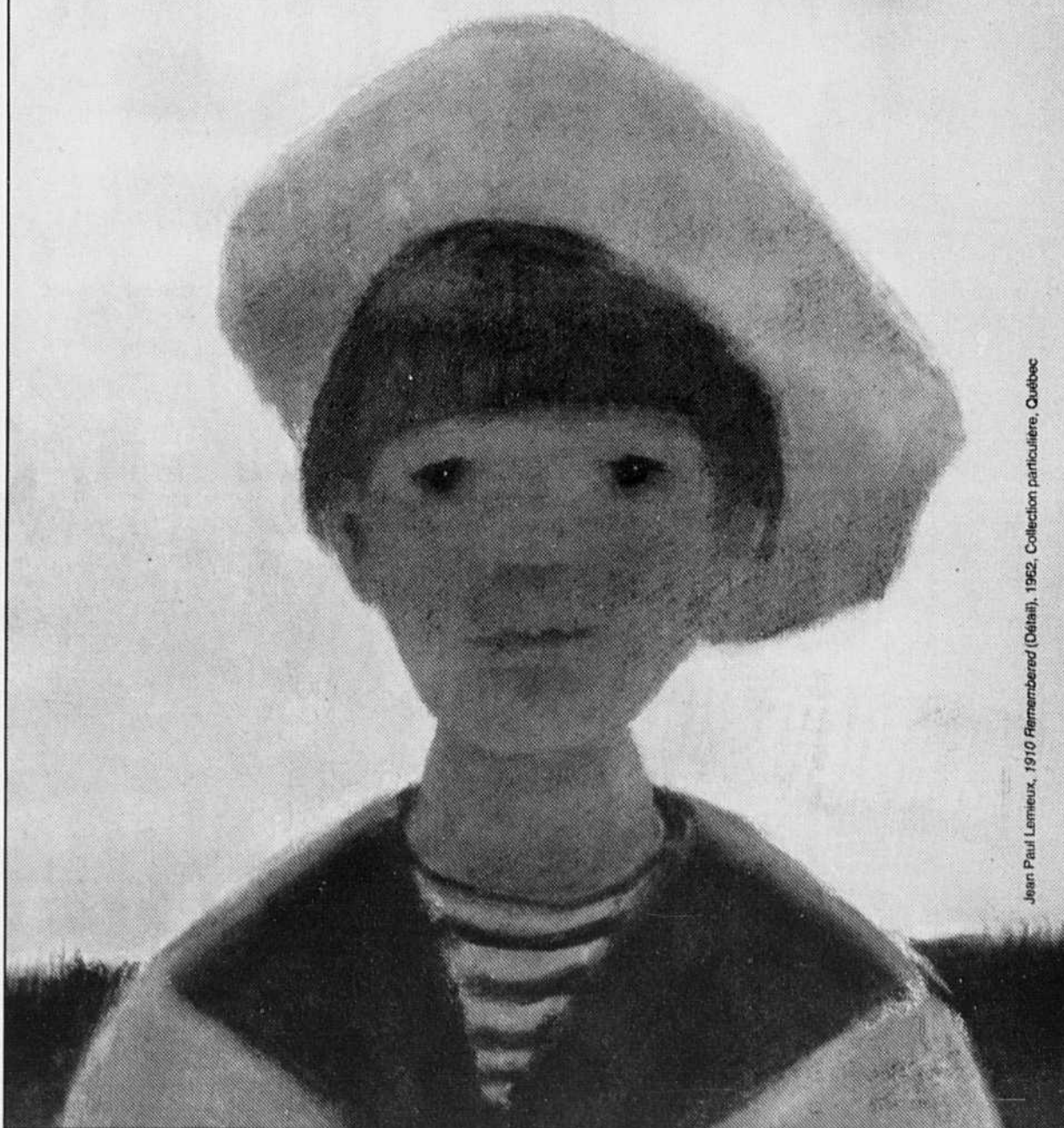
Champigny la plus grande librairie
francophone d'Amérique expose

LEO
ROSSHANDLER

JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 1993

4380 St-Denis, Montréal, Qc H2J 2L1 Tél.: (514) 844-2587
Ouvert de 9h à 22h tous les jours, même le dimanche

LEMIEUX



Jean Paul Lemieux, 1910 Remembrance (Ottawa), 1982. Collection particulière, Québec

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
JEAN PAUL LEMIEUX

Adultes: seulement 9,50\$

Étudiants/Âge d'or: seulement 4,75\$

17 JUIN - 31 OCTOBRE

Le billet donne également
accès à l'exposition
de cerfs-volants d'artistes
L'Art prend l'air.

Boulevard
CanadaCTAD
UNION

cjms 1280

KMF
54.3

La Presse

MIX
54.3

Omni

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN

8^e édition
1 9 9 3

Du 1^{er} août au 1^{er} novembre
Du mardi au dimanche
De midi à 20:00

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
3576, avenue du Parc, (coin nord-ouest de Prince-Arthur)
Téléphone : 288-0811 Télécopieur : 288-5021

Ministère de la Culture du Québec, ministère des Communications du Canada, ministère de la Main-d'œuvre du Québec, ministère de l'Emploi et de l'Immigration du Canada, Conseil des arts du Canada, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, CIDEC ville de Montréal, ministère des Affaires internationales du Québec.

 **CrownVie**^{MD}

POSTE  **MAIL**
Société canadienne des postes / Canada Post Corporation

LE DEVOIR